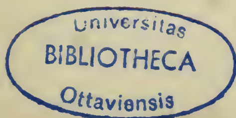


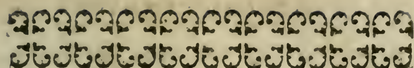
LES ÉPOUX RÉUNIS, OU LE MISSIONAIRE DU TEMPS.

PREMIERE PARTIE.



A BERG-OP-ZOOM,
Chez PIERRE LA BOMBE, au Mortier,
M. DCC. XLIX.





A
MADEMOISELLE
DE C * * *.

L'*AMOUR charmé de voir*
ſoumis à ſon empire
Les cœurs qui mépriſoient ſes plaiſirs
les plus doux,
Pour conſerver ſes droits, les partage
avec vous:
Vénus, vainement en ſoupire;
Il oſe braver ſon courroux...
Tous les cœurs vont ſentir les ardeurs
les plus belles,
Déſormais les plus fiers ſeront con-
traints d'aimer,

Et puiſque c'eſt par vous que l'on va s'enflâmer,

On ne verra plus d'infidèles...

Déja tout vous devient ſoumis ;

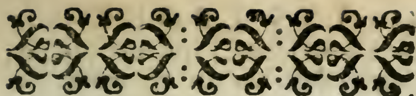
Vénus a déſerté Cithère ;

Vous faites triompher le Fils...

Recevez les honneurs qu'on rendoit à la Mere.



LES



LES EPOUX RÉUNIS, OU LE MISSIONAIRE DU TEMPS.

Ridendo dicere verum, quid verat? HORACE.



PREMIERE PARTIE.


UELLE folie de mettre fous les yeux du public des avantures qui me déclarent à toute la terre un étourdi, un bourru, que la for-

tune a perſécuté, qui méritoit de finir ſa deſtinée par un malheur, & qui ne parvient à cet état de tranquilité, les délices d'un honnête homme, que par un enchaînement bizarre d'infortunes, qui ſembloient l'en éloigner pour toujours, & qui ſont la ſuite de cette impétuoſité, qui a toujours fait la régle de ma vie & de mes actions!..

Que m'importe ? Je veux écrire... Je ris de ma folie, quelqu'un en profitera ; je le ſouhaite.

Mais j'oublie qu'en écrivant je deviens Auteur, qu'en cette qualité je ſuis expoſé à la critique... Hé! peut-on critiquer un ouvrage ? S'il eſt bon, pourquoi en dire du mal ? Ne doit-on pas avoir quelque indulgence pour un homme qui nous amuſe, & qui aſpire à nous plaire ? Ne lui doit-on pas compte de ſa bonne volonté... Si l'ouvrage eſt mauvais, quel ſot s'amuſera

mufera à le lire férieufement ?...

Bon, me dit un ami des Auteurs, ne favez-vous pas que tel déclarera votre livre déteftable, & ne faura pas feulement quel titre il porte : qu'il eft de ces gens flâtés de leur efprit, qui n'admettent de productions que celles qui fortent de leur plume ? Qu'il eft encore de ces gens qui font profeffion ouverte de ne rien aplaudir...

Il paroît une brochure nouvelle, intitulée : *Les Epoux réunis*... Hé ! fi tu l'as lûë ? Moi ! point du tout ; mais j'en ai oüi dire quelque bien... Hé ! moi, je te dis qu'elle eft abominable, pitoïable, qu'on ne peut la lire fans étoufer d'ennui.... Quelle rage d'affommer un lecteur... Tu l'as donc lûë ?.. Moi ! Dieu m'en garde, je ne m'amufe point à ces fotifes-là ; mais je répons que cette brochure ne vaut pas le Diable. Pourquoi ? El-

le ne vaut rien, vous dit-on, tout le monde en eſt las... Mais elle ne paroît que de ce matin, il n'eſt pas encore midi, voit-on ſes amis avant cette heure? Morbleu, j'enrage! Je te le répéte, *Les Epoux réunis* forment la plus mauvaiſe brochure qui ait jamais paru; je la confine chez la beurriére dès ce moment... On ſe quitte, la brochure n'a pas été lûë, elle eſt condamnée.

M'aplaudiſſe qui voudra!.. Je commence.

Je ne ſais rien de certain ſur ma naiſſance. Je fus trouvé dans une petite Province, à la porte d'un Vigneron, envelopé dans des langes aſſez propres, & couché dans un panier de jonc.

Ma naiſſance fit beaucoup de bruit. Tout en fait en Province.

Dieu ſait quelle jubilation pour une trentaine de commeres!..

J'étois

J'étois fils de Monſieur celui-ci, de Mademoiſelle celle-là ; un voiſin ne manquoit pas de me donner à ſon voiſin ; celui-ci à ſon tour lui rendoit le change. Chacun m'atribuoit à celui auquel il vouloit faire de la peine.

Ceux mêmes qui étoient les auteurs de ma formation, badinoient comme les autres : comme ils étoient les plus riches, on n'oſoit dire tout haut ce que l'on penſoit à leur ſujet. J'apartenois à tout le monde ; mais qui que ce ſoit ne s'informoit qui me donneroit la ſubſiſtance.

Je fus entretenu aux dépens du Seigneur de la Paroiſſe.

Quelque choſe de nouveau changea les converſations : je ceſſai d'être cité, le néant devint mon partage.

Je fus confiné dans un Fauxbourg, chez une bonne femme qui

qui n'avoit qu'une fille à peu près de mon âge.

Ma Nourrice m'apelloit ſon fils, & ſembloit m'avoir adopté. J'avois à peine cinq ans qu'elle me fit aprendre à lire & à écrire. Je m'en aquitois aſſez bien.

La Police ſavoit ſeule quels étoient mes véritables parens.

Je commençois mon troiſiéme luſtre, le Lieutenant de Police me manda un jour, & me tint ce diſcours.

C'étoit un fort honnête homme, & des plus galants de ſon ſiécle. Il pouvoit bien avoir eû quelque part à ma compoſition, pour un tiers; pour un quart : qu'importe; il m'aimoit.

» Dujonc, me dit-il, tu me parois avoir des ſentimens & de la diſpoſition; quel état flâteroit le plus tes deſirs «. Moi, Monſieur, lui répondis-je, avec un petit

tit air mutin, qui lui fit plaisir; ma foi je ferai tout ce qu'il vous plaira; mais l'état qui me convienne le mieux, je pense que c'est le Service; mon cœur se refuse à tous les empois qui semblent atachés à ma misére... » J'aime à te voir du » cœur, reprit l'Officier; le sang » ne dément jamais sa source; tu » apartiens à des personnes que » leur rang éleve au-dessus de » leurs concitoïens; ta presence » les blesse; fuis, mon ami, fuis » une patrie qui ne peut t'offrir » qu'une vie misérable; n'atens » pas un état de ceux auxquels tu » dois la naissance: voilà cinq » louis qu'ils m'ont donnés pour » t'éloigner; j'en ajoûte un, pars. » Puisse le Ciel te procurer dans » les bras de la gloire, un bon» heur que tu ne trouveras jamais » dans ta patrie. Aussi-tôt que tu » seras arrivé à Paris, tu porteras

» cette

» cette Lettre à ſon adreſſe, con-
» tinua-t'il en me remettant un
» paquet cacheté, & tu me don-
» neras de tes nouvelles.

J'embraſſai le Magiſtrat du meilleur de mon cœur; je l'accablai de remercimens, & je partis dès le jour même, tranſporté de joïe, laiſſant ma Nourrice baignée dans ſes larmes, & après avoir gliſſé dans ſa poche deux louis des ſix que m'avoit donné le Magiſtrat.

J'étois d'une taille & d'une phyſionomie aſſez avantageuſes, mes maniéres même annonçoient quelque éducation.

Je n'avois jamais vû Paris : on m'en avoit fait en Province une idée ſinguliére. J'arrivai dans cette Capitale, & je n'y trouvai rien d'extraordinaire. Je ne fus point dépaïſé, rien ne me ſurprit.

Le hazard me conduiſit dans la ruë où demeuroit la perſonne à laquelle

quelle je devois remettre ce paquet, dont m'avoit chargé l'Officier de Police du lieu de ma naiſſance; je demandai ſa demeure, une vieille doüairiére m'y conduiſit oficieuſement.

M. le Barois me reçut avec cet air ouvert, afable, ſi naturel à un homme dont la probité fait le caractére, la générofité, le tempéramment.

En quelle qualité veux-tu ſervir le Roi, me dit-il avec amitié? Il n'importe, Monſieur, en quelque qualité que ce ſoit je ferai mon devoir; je mériterai l'honneur de votre protection... Il parut ſatisfait de ma réponſe; il me retint à dîner, & me fit préparer une chambre en ſon Hôtel. Il ſortit.

Un laquais me conduiſit dans un apartement fort agréable..... Quelle différence!... Que mon

ſort

ſort changeoit !.. Pouvois-je m'attendre aux malheurs qui ont ourdi mes jours, lorſque la fortune ſembloit vouloir m'adopter !.... Aveugle Déeſſe !... Ne feras-tu jamais que des malheureux !..

Je paſſai quelques jours à viſiter Paris ; rien ne me manquoit ; M. le Barrois m'avoit fait preſent d'un habit fort propre ; je portois l'épée ; j'étois admis dans toutes les compagnies qui ſe trouvoient chez lui ; je paſſois pour le fils d'un Gentilhomme de Province de ſes amis.

Cependant je n'avois pas d'état aſſuré ; je m'ennuïois d'être toujours dans la dépendance ; & quoique mon Protecteur eût mille bontés pour moi, & qu'il parût charmé de m'avoir chez lui, je ſentois bien qu'y reſter plus long-tems ſans ſolliciter un emploi, c'étoit me mettre dans le cas de ne rien
faire

faire du tout, & de devenir incommode.

Je n'avois d'amis à Paris que M. le Barrois, & ceux que je voïois chez lui : il falloit se résoudre à prier mon protecteur de me trouver un Capitaine ; j'aurois bien souhaité ne pas servir comme simple soldat. Au moment que je m'y atendois le moins, M. le Barrois entra dans ma chambre, & m'aporta des Lettres de Lieutenant dans un Régiment de Dragons... Quoi ! Monsieur, c'est vous qui me placez aussi avantageusement, m'écriai-je en tombant à ses genoux !... Hé ! comment pourrai-je aquitter un service aussi grand !.. Quelle reconnoissance !..

Tu apartiens au meilleur de mes amis, me dit M. le Barrois, tu me parois en état de faire honneur à ceux qui prennent soin de ton avancement ; sois sage, mon

ami, ne démens pas ce que j'ai dit de toi : tu pafferas pour le fils d'un Gentilhomme de Province ; ton nom fera le *Chevalier de Barfon*. Sois atentif à tes devoirs, je prendrai foin de ta fortune....

Il n'en dit pas davantage, il fortit fans me donner le tems de le remercier.

Je fus revêtu de l'uniforme ; M. le Barrois me conduifit chez nos Officiers fupérieurs, qui me firent un accueil très-favorable ; enfin, je fus obligé de rejoindre le Régiment.

M. le Barrois fourniffoit à tout. Je faifois autant de dépenfe que fi j'avois été fon propre fils... Je ne fais fi quelqu'un lui en a tenu compte, je fuis encore à lui donner des preuves effectives de ma reconnoiffance : j'ai toujours eu befoin de lui ; jamais je n'ai pû ateindre à lui rendre le moindre

service ; je me sacrifierois tout entier pour lui.

J'ai fait quelques campagnes, & j'étois à ma troisiéme, lorsque M. le Barrois m'a fait présent d'une Compagnie de Dragons dont il avoit obtenu l'agrément.

Tant de générosité m'enchantoit. La fortune flâtoit mes desirs; j'entretenois toujours un commerce d'amitié & de lettres avec le Lieutenant de Police du lieu de ma naissance; j'en reçus un jour une lettre assez singuliére. Lecteur serez-vous fâché que je vous en fasse part ? Ce Magistrat a toujours passé pour un homme d'esprit; vous en jugerez.

» Tu vois, mon bon ami, que
» je ne t'oublie pas. Je n'ai re-
» çû ta lettre que par la poste der-
» niére ; celle-ci te rendra ma ré-
» ponse. Je ferai plus, je te dirai des
» nouvelles... Bon, me diras-tu,

» envoïer des nouvelles à Paris ;
» vous n'y penſez pas, mon cher
» Monſieur : hé ! que peut produi-
» re la Province d'aſſez intéreſſant
» pour être écrit dans ce païs ?..
» Je ne badine point ; je t'apren-
» drai une nouvelle très-ſure, &
» dont tu riras.

» Peut-être penſes-tu qu'au fond de la
» Bourgogne
» Au ſeul fils de Semele on dreſſe des
» Autels ;
» Non, il eſt d'autres immortels
» Qu'on fête autant que cet yvro-
» gne.
» L'Amour dans nos païs a fixé ſon ſé-
» jour,
» Son carquois à la main il y tient ſon
» empire,
» Et l'on voit les cœurs qu'il atire,
» Enchantés de groſſir ſa Cour.
» Heureux climat, où ce Dieu fa-
» vorable
» Ne fait ſentir que ſes douceurs,
» Où

» Où d'une Maîtreſſe intraitable
» On n'éprouve point les rigueurs:
» Sur la foi des plaiſirs qu'on a lieu
» d'en atendre,
» On ſe livre à tous ſes atraits;
» Et ceux que contre lui l'âge pourroit
» défendre,
» Non moins charmés, courent ſe
» rendre,
» Et vont même s'offrir au-devant de
» ſes traits.

» Un Magiſtrat reſpectable, après » avoir paſſé ſoixante & ſept ans » avec une femme qui lui laiſſe » une poſtérité de cent quatorze » enfans, tous vivans, eſt ſur le » point de ſe remarier.

» Sans doute tu croiras qu'une jeune
» beauté,
» Victime de parens que preſſe l'indi-
» gence,
» Achete l'opulence,
» Au prix de ſes plaiſirs & de ſa liberté.

» Ja tu la plains, je gage,
» Et lui conſeilles ſagement,
» De joüir avec quelque amant,
» Des biens dont ſon Vulcain ne pour-
» ra faire uſage
» Qu'une fois par an ſeulement.
» Dans ce ſiécle de fer on voit preſ-
» qu'à toute heure
» Que fillette à vieillard demeure:
» C'eſt le bien qu'on cherche. Avez-
» vous des écus?
» On ne demande rien de plus;
» Mais auſſi l'Amour qu'on outra-
» ge,
» Se vange bien de ce mépris:
» Sans le conſulter on engage
» Jeunes tendrons avec de vieux ri-
» gris.
» Lui, ſans reſpecter ces maris,
» Uſant du droit de repréſailles,
» Bien-tôt après les épouſailles,
» Du bonnet de Vulcain couvre leurs
» cheveux gris.

» Je

» Je t'assûre que ce malheur » n'est pas à craindre pour cette » fois. Le Magistrat se remarie par » un principe de conscience, pour » obéïr à son Confesseur, mécon- » tent de ce qu'il s'étoit essaïé sur » une jeune servante qui vient en- » core d'augmenter sa postérité.

» Pour expier ce péché, le Pé- » nitent épouse Mlle. de M***. Tu » sais qu'elle a soixante & dix ans » bien comptés, qu'elle est asma- » tique depuis trente-cinq ans, pu- » celle, s'il en fût jamais; qui plus » est, la belle est dévote. Fi donc, » répons-tu, devoit-elle atendre » à faire une sotise? Hé! n'est-il » pas ordinaire de voir des vieil- » lards radoter? Où est donc le » plaisant de cette histoire?.. Le » voici.

» C'est que notre époux à cet âge,
» Prétend dans les transports de sa
» douce amitié,

» Faire

» Faire éprouver à sa tendre moitié
» Tous les plaisirs du mariage :
» Et que la dévote à son tour,
» Espére que cette himenée
» Pourra produire chaque année
» De dignes fruits de leur amour.

» J'ai assisté au contrat de ma-
» riage, rédigé par un des plus ha-
» biles Notaires de la Province;
» il y a une clause en faveur des
» enfans qui naîtront du futur ma-
» riage.

» S'il y a quelque chose de nou-
» veau je t'en ferai part à la pre-
» miére poste. Ta nourrice se
» porte bien, elle pleure toutes
» les fois qu'elle parle de toi; je
» la protégerai toujours; sois sa-
» ge, ménage ta fortune, & com-
» pte sur moi, qui serai toujours le
» meilleur de tes amis «.

Cependant nous étions en quar-
tier

tier-d'hyver; j'étois venu paſſer quelques mois à Paris chez M. le Barrois.

Je faiſois dans le monde une figure aſſez brillante; ma dépenſe étoit celle d'un homme de condition; je la ſoutenois noblement.

Je ſortois un jour de Notre-Dame, où j'avois entendu la Meſſe; un de ces hommes, dont le métier eſt de donner de l'eau-bénite, & qui ſe trouvent à Paris dans toutes les Egliſes, en me préſentant le goupillon, me fit entrevoir une lettre qu'il me fit ſigne de prendre. Je ne me fis pas prier, je ſaiſis le poulet, & je ſortis après avoir récompenſé largement le porteur.

La curioſité eſt naturelle à la jeuneſſe; je ne fus pas plutôt hors de l'Egliſe, que j'ouvre le billet. Liſons-le enſemble, lecteur.

» On vous aime, Monſieur,
» & on ſeroit charmé de vous con-
» noî-

» noître particuliérement. Ne re-
» fusez pas un moment à une per-
» sonne qui sent pour vous un
» penchant qu'elle n'a pas la for-
» ce de surmonter ; on se trouve-
» ra à six heures dans l'Eglise dont
» vous sortez : on ne veut que vo-
» tre bien «.

Je revins sur mes pas, & m'adressant au donneur d'eau-bénite, je lui demandai qui lui avoit remis le billet, & si on pouvoit conter sur le rendez-vous. Autant que l'on peut conter sur votre parole, me dit le bon-homme ; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai l'honneur de vous remarquer... Je mourrai bien-tôt, ou je ferai votre fortune... Mais, repris-je, ne peut-on sçavoir quelle est la personne qui t'a remis ce billet ? Ne la connois-tu pas ?.. Commandez à votre curiosité, répondit-il, soïez discret, & me laiss-

ſez conduire cette affaire.....

Il me fut impoſſible d'en tirer autre choſe : je ſortis de l'Egliſe aſſez inquiet ſur la qualité de la perſonne & ſur ſon mérite ; un quelque choſe remuoit mon ame, & ſembloit me préſager que le rendez-vous deviendroit plus ſérieux que je ne pouvois l'imaginer...

Un de mes amis que je rencontrai dans la ruë Saint Chriſtophe s'empara de moi, & m'emmena chez lui, où des plaiſirs multipliés par la table & le jeu, me conduiſirent, ſans que je m'en aperçuſſe, juſqu'à ſix heures du ſoir.

Une pendule m'annonça qu'il étoit tems de partir. J'avois commencé un médiateur, & je faiſois la partie de trois Dames des plus aimables ; mais j'avois donné ma parole ; je priai mon ami de prendre mon jeu, & je quittai

tai ſous le prétexte d'une affaire qui me permettoit de revenir à l'inſtant.

Je me rendis à Notre-Dame, & j'avois à peine adreſſé une courte priére, que j'aperçus une perſonne d'une taille raviſſante, & dont le viſage étoit couvert d'un voile vaſte & épais... Un mouvement involontaire alloit me précipiter à ſes genoux, mais cette perſonne me retenant; ce lieu, me dit-elle, n'eſt point deſtiné pour un entretien tel que celui que je dois avoir avec vous: éloignons-nous vers la porte; je ſuis ſeule, l'endroit ſera plus décent.

Je ſuivis ſes pas; mon cœur ſe mit de la partie; je le ſentis s'intéreſſer pour l'inconnuë; ſon accent de voix doux & flâteur le perçoit d'un trait inévitable; nous parvînmes près la porte qui donne dans le Parvis, du côté de l'Arche-

chevêché, & la belle inconnuë me tint ce discours.

» Une démarche comme celle » que je hazarde, Monsieur, vous » donnera de moi une idée dé» savantageuse ; vous vous trom» perez dans votre jugement, l'a» mour ne détruit pas la vertu, » sur-tout quand il a pour princi» pe le mérite de la personne ai» mée, & l'aveu de ceux desquels » on dépend. Je ne dévrois, sans » doute, point vous dire quels » sont les sentimens de mon ame ; » la pudeur naturelle à notre sexe » semble s'oposer à cet aveu de » ma foiblesse... N'est-ce pas vous » en dire assez ?..

J'étois transporté, & sur le point de lui dire que je l'adorois... Ce voile qui me cachoit sa beauté, me déplaisoit ; seroit-elle laide ?.. Mon cœur m'entraînoit vers l'inconnuë ; un feu secret brûloit

mes veines ; l'agitation étoit peinte dans toute ma perſonne ; mes yeux lançoient à l'inconnuë des traits plus expreſſifs que tout ce que j'aurois pû lui dire. Elle paroiſſoit dans un trouble égal au mien ; quelques ſoupirs échapés, une atitude honteuſe & diſtraite ſembloient me permettre quelque témérité.

Je priai l'inconnuë de ne pas me priver plus long-tems du bonheur de voir ſes charmes ; elle ne me répondit rien ; je la preſſai... Que voulez-vous de moi, me dit-elle languiſſamment, & comme revenant d'une profonde rêverie ; dois-je me faire connoître auparavant que d'être ſûre de votre cœur ?.. Hé ! peut-on vous le refuſer ce cœur que vous ſçavez ravir, lui répliquai-je avec vivacité ?.. En eſt-on le maître ?.. Il vole ſur vos pas...

» Ce

» Ce langage eſt naturel à un » homme auſſi poli que vous êtes, » reprit l'inviſible Déïté, en affec- » tant une noble fierté, je ne ſuis » pas la dupe de tant d'éloquen- » ce; pouvez-vous être épris d'u- » ne beauté que vous n'avez pas » encore vûë? Pouvez-vous m'ai- » mer? Vous ne me connoiſſez » pas encore. Laiſſez à la vertu » à cimenter l'amour que vous » voulez prendre pour moi; con- » ſervez-moi votre cœur; je ne » vous demande rien autre cho- » ſe pour le préſent: il viendra un » tems où je pourrai quitter ce » voile qui me dérobe à vos yeux. » Il s'agit à preſent de ſçavoir qui » vous êtes, à qui vous aparte- » nez, & le rang que vous ocu- » pez à la guerre; le bien ne doit » pas vous embarraſſer, on cher- » che la vertu «.

Je nommai tous mes amis à la

belle inconnuë ; & nous nous quittêmes aſſez contens l'un de l'autre. Une choſe me choquoit, ce voile maudit qui me cachoit un viſage que je brûlois de voir... Elle eſt adorable ?.. Sa taille majeſtueuſe, ſon eſprit, ces graces raviſſantes répanduës ſur toute ſa perſonne, me répondent que ſon inviſible phyſionomie eſt un chef-d'œuvre de la nature... Elle veut me ſurprendre agréablement...

Je vins rejoindre la compagnie que j'avois quittée. Tu as été longtems, me dit mon ami, & cela n'eſt pas honnête de quitter ainſi d'aimables Dames... Silence, lui répondis-je, en reprenant mon jeu, on ne cauſe point avec les joüeurs... Il ſent bien qu'il a tort, dit une Dame qui étoit vis-à-vis de moi... En vérité, Monſieur le Chevalier, continua-t'elle, en m'adreſſant la parole, vous êtes

un mauſſade de nous avoir privées de votre compagnie ; nous valons bien celle que vous avez été voir... Sans difficulté, Madame, lui répondis-je, & je vous préférerois à tout le monde, mais il eſt de ces affaires que l'on ne peut différer ; je vous demande mille pardons de mon impoliteſſe ; elle étoit néceſſaire. Fort bien, reprit-elle, excuſez-vous ſur la néceſſité ; je n'en ſuis pas la dupe; je me trompe fort, où vous avez été à un... achevez, Madame, repris-je en rougiſſant, un rendez-vous n'a rien qui m'éfarouche ; j'en fais... Prenez garde à votre jeu, me dit la Dame, médiateur en favorite.... Nous jouâmes toute la ſoirée ; on ſe querella, on ſe fâcha, & on ſe retira tout auſſi bons amis qu'auparavant.

Je revins ſouper chez M. le Barrois, qui ne m'aperçut pas plûtôt,

que me tirant à part, Barſon, me dit-il, j'ai écrit beaucoup de mal de toi aujourd'hui... Vous, Monſieur, lui répondis-je en riant, je gagerois le contraire... Je ne ſçais, continua-t'il en m'interrompant, mais il eſt venu il n'y a pas une demi-heure un laquais qui m'a rendu une lettre anonime... Tiens, la voilà...

» Pardonnez, Monſieur, la liber-
» té que je prens, ſans avoir l'hon-
» neur d'être connuë de vous, de
» m'adreſſer à vous au ſujet d'un
» Chevalier fort aimable qui ſe fait
» apeller M. de Barſon ; ne pour-
» riez-vous pas m'aſſûrer ſa naiſ-
» ſance, ſa conduite ? Il m'a dit être
» Capitaine de Dragons, & vous
» apartenir ; je le crois honnête
» homme, mais je voudrois des
» preuves de ſa ſincérité, & je m'en
» raporte à vous. On veut faire ſa

» fortune... Cette occasion ne se-
» ra peut-être pas la seule qui me
» favorisera du plaisir de me dire
» avec estime & respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéïssante Servante.

Je rougis deux ou trois fois pendant cette lecture; j'y reconnoissois ma belle invisible. M. le Barrois s'en aperçut; il ne faut pas rougir pour cela, me dit-il en riant; va, mon ami, quand j'étois jeune... Mais, dis-moi, connois-tu cette Dame, & devines-tu pourquoi elle m'écrit?.. Je répondis à M. le Barrois que je n'oublierois rien pour la connoître, & que je ne ferois jamais rien sans son avis.. Il fallut quitter le particulier, & se mettre à table; la conversation devint générale; il y avoit dix ou douze per-

perſonnes à ſouper, & il ſe trouva que toutes avoient reçû une lettre à peu près ſemblable à celle de M. le Barrois.

Je me retirai ; il étoit minuit, & je dormis fort tranquilement, dans la douce perſuaſion que ma Déeſſe étoit une Demoiſelle qui cherchoit un établiſſement, & qui en vouloit à ma liberté, flâté intérieurement de cette conquête, & dreſſant de grands projets.

Voilà la jeuneſſe, tout la ſéduit, tout l'enchante, un abord gratieux, une politeſſe ; la nouveauté lui plait, l'ocupe, rend ſa vie agréable en la diverſifiant, le cœur s'engage & demeure captif.

Je fus éveillé avant dix heures du matin par mon valet de champre, qui m'annonça un laquais porteur de cette lettre.

» Je ſuis contente de vous,
» Mon-

» Monſieur, & de votre ſincérité;
» je ſerai viſible à midi : mon la-
» quais vous dira ma demeure ; je
» vous atens.

DE STE. SALVE.

La joïe ſe répandit dans mon ame à cette lecture ; je me levai promtement, & j'écrivis ces mots, que je remis au laquais de Mlle. de Ste. Salve.

» J'atens, Mademoiſelle, avec
» une ardeur que je ne puis expri-
» mer, le bonheur de vous voir ;
» je vous envoïe mon cœur, ne re-
» fuſez pas cet hommage qui vous
» eſt dû ; j'aurai l'honneur de rati-
» fier à vos genoux le don que je
» vous en fais, en vous aſſûrant
» que rien ne pourra changer les
» ſentimens d'amour & de reſpect
» avec leſquels je ſuis, & ſerai
» juſqu'à mon dernier ſoupir,

LE CHEVALIER DE BARSON.

Je

Je me mis à ma toilette, & je conjurai l'art d'ajoûter à ma figure cet agrément, cet air de galanterie, qui fait presque toujours son éfet.

Il n'étoit pas midi; je me rendis chez Mlle. de Ste. Salve. La premiere chose qui s'offrit à mes yeux ce fut le donneur d'eau-bénite... Que fais-tu donc ici ?.. Peut-on voir Mademoiselle, lui demandai-je ? Montez au premier, me dit le bon-homme, je suis à vous dans un instant.

Je ne compris pas d'abord ce qu'il prétendoit par ces derniers mots; je monte par un escalier magnifique, je frape, un laquais ouvre, & m'introduit dans l'apartement... Que de beautés frapent ma vûë !... Mes sens restérent suspendus, ma voix expira sur mes lévres, mon cœur pénétré d'admiration me laissoit à peine la faculté
de

de respirer.. Mes yeux restoient atachés sur l'adorable objet qui les avoit enchantés...

Aprochez, Monsieur, me dit l'adorable Ste. Salve, qui s'aperçut de ma surprise; prenez un siége, & que j'aïe la satisfaction de devoir cette visite plus à votre cœur qu'à votre politesse... Mais, à propos de cœur, vous m'avez envoïé le votre ce matin, voudriez-vous le reprendre!..

J'étois revenu de ma premiere surprise; je ne me lassois point d'admirer Mlle. de Ste. Salve; mes avides regards alloient parcourir ses beautés jusques dans les endroits les plus cachés; mais enfin je pouvois parler.

Consentiriez-vous à me le rendre ce cœur dû à vos charmes, lui répondis-je en tombant à ses genoux; je vous ofre des vœux ardens, un amour éternel... Prononcez,

cez, Mademoiselle, prononcez l'arrêt de mon bonheur, ou de ma mort...

Il faut, me dit la belle Mlle. de Ste. Salve, que le devoir s'unisse à notre inclination; mon cœur ne peut être à vous que mon pere n'autorise le don que je vous en fais... Il entre, continua-t'elle, en me montrant un vieillard galonné qui ouvroit la porte; il répondra pour moi...

Que devins-je!... Quelles pensées remplirent mon ame!.. Quels tremblements soudains agitérent mes sens étonnés!.. Le pere de Mlle. de Ste. Salve, un donneur d'eau-benite!.. Quoi! c'est toi!.. Je m'égare!.. Mes yeux me trompent... Je ne pus en dire davantage.

Vous me paroissez surpris, me dit le vieillard tremblotant; vous n'auriez jamais soupçonné le donneur

neur d'eau-bénite de Notre-Dame, d'avoir une Demoiselle de Ste. Salve, & d'être logé en damas... Reconnoissez-moi, M. le Chevalier, oubliez ce que j'ai été, en faveur de ce que je vais être... Je vous ai déja dit que je me sentois beaucoup d'inclination pour vous; je ne suis pas Gentilhomme, mais ne peut-on pas le devenir?.. Vous voïez ma fille; vous plaît-elle? Je vous la donne avec cent mille écus en argent comptant, que je vais déposer en votre présence chez un Notaire; j'endosse une Charge de Secrétaire du Roi; je mets sur pied un fort bon équipage; en changeant de quartier il ne sera pas difficile de dérober au Public le donneur d'eau-benite, pour ne laisser voir qu'un Financier déja noble, puisqu'il est riche.

Je tombois d'un étonnement dans un autre, & j'étois sur le point

de me croire au Roïaume des Fées... A un donneur d'eau-bénite cent mille écus... Mademoiſelle de Ste. Salve fille d'un homme agréable, Miniſtre de toutes les parties ſecretes des Amans..... Cela ne ſe peut... Je regardois la fille, mon cœur épris oublioit le pere; un moment de réflexion ramenoit à mon eſprit le donneur d'eau-bénite; je frémiſſois de deſcendre ſi bas; j'oubliois la fille... Que dis-je!.. Etois-je le maître de l'oublier? Un moment victorieux me précipita à ſes genoux... Vous triomphez, adorable objet de mes vœux, vous triomphez, lui dis-je en levant ſur elle des yeux où l'amour ſe baignoit de larmes; & l'état de votre pere ne ſçauroit vous ravir un cœur que vous méritez, & qui ne peut être qu'à vous...

Votre procédé eſt digne de mon eſtime, me dit Mlle. de Ste. Salve;

mon

mon cœur ſuit ma main, joüiſſez de l'un & de l'autre ; ſi je n'ai pû vous refuſer de la tendreſſe avant de vous connoître, que ne ferai-je pas lorſque votre vertu m'aſſûre de mon bonheur.

Cependant le bon-homme qui étoit ſorti rentra avec deux laquais chargés, & réaliſa à mes yeux plus de cinq cens mille livres en or ; il en tira les cent mille écus qu'il m'avoit promis : venez, me dit-il, Monſieur, ſoïez témoin de la droiture de mon cœur, & de la ſincérité de mes promeſſes ; en même-tems il m'arracha des genoux de ſa fille, & me prenant par la main, nous montâmes dans un caroſſe qui nous conduiſit chez un Notaire, où l'argent fut dépoſé, moi préſent ; nous revinmes chez lui dîner & partager nos plaiſirs avec mon adorable maîtreſſe.

Je paſſai la journée avec Mlle.

de Ste. Salve, il étoit nuit. Je ne pouvois concevoir cette volubilité qui ravit les momens à nos desirs... Que le tems est court, pour qui en joüit agréablement!..

Il fallut se retirer, M. le Barrois auroit été inquiet, & je n'osois manquer à son souper; Madame m'y attendoit tous les soirs, nous finissions la journée par une partie de Quadrille.

Le carosse de Mlle. de Ste. Salve me conduisit chez moi; cette aimable fille ne voulut pas me quitter qu'elle ne m'eût fait accepter une montre d'or à répétition, dans la boëte de laquelle étoit son portrait; elle me donna aussi une tabatiére superbe, qui renfermoit son portrait d'un côté, & deux amours entrelassés de l'autre.

Je parus chez M. le Barrois avec cet air de gaïeté que produit la satisfaction de l'ame. On m'en fit com-

compliment; la peine naît du ſein des plaiſirs, dit une Dame fort aimable, comme par diſtraction : à toi, Chevalier, me dit M. le Barrois en riant; fais atention à ce que Madame vient de dire... Mais ce ſont tes afaires. On ſe mit à table, la diverſité des mets fournit une converſation galante des plus agréables; le vin de Champagne y fut verſé avec abondance, on rit beaucoup; il fut bû à mes inclinations; M. le Barrois parla de la Dame qui lui avoit écrit la veille, comme d'une conquête aſſûrée; mon cœur me trahit, je n'eus pas la force d'éloigner les idées que faiſoit naître mon bienfaiteur; on me railla... Indiſcréte jeuneſſe! Je découvris mon amour; je fis plus, je montrai le portrait & les préſens. Il eſt de bon goût, dit M. le Barrois. Je t'en félicite, continua-t'il en m'adreſſant la parole,

fais ta cour à cette beauté, elle mérite tous tes vœux... Pour moi je ne trouve pas mauvais que les jeunes gens se réjoüissent; c'est la saison... Les Dames aprouvérent mon choix, cette confidence ajoûta aux plaisirs; Mlle. de Ste. Salve fut célébrée à coups de verre, & chacun se retira bien conditionné.

Il étoit jour; M. le Barrois déja revenu de la Ville, envoïa un laquais m'avertir qu'il étoit tems de me lever, parce que nous devions aller dîner chez un ami.

Je me levai promptement, & je courus en robe-de-Chambre pour lui souhaiter le bon jour. Je n'y manquois pas tous les matins. Il me reçût avec son amitié ordinaire; je lui parlai de ma maîtresse; je lui racontai tout ce qui m'avoit procuré sa connoissance; mais je me donnai bien de garde de

de lui faire part de sa naissance.

Les hommes sont tous dominés par des préjugés que l'on ne surmonte pas aisément. L'éducation forme les préjugés ; tout dépend des principes.

Il me répondit qu'un tel établissement étoit une fortune ; que cependant je devois regarder autant les mœurs & le caractére, que le bien. L'éclat des richesses éblouit, & met ceux qui les possédent dans un point de vûë qui leur est toujours favorable. Les biens sont nécessaires dans l'état present de nos afaires, me dit-il ; mais leur brillant ne doit pas nous fermer les yeux sur les défauts de la personne qui s'offre pour être notre compagne ; un mariage doit être la suite d'une mûre réflexion ; c'est la douceur d'une femme, sa vertu, & non son bien, qui nous rendent heureux. Je te parle en

ami ; j'ai peu de bien , mais je n'ai pas d'enfans ; je te laisserai toujours dequoi vivre avec honneur ; ne contracte donc pas un engagement que ton cœur ne soit en état de suivre ta main ; que cet engagement ne te conduise à un état honnête & tranquille.

Ma langue fit un éfort pour témoigner toute la vivacité de ma reconnoissance à cet ami généreux. Une personne qui fut annoncée rompit notre entretien. Fais-toi habiller, me dit M. le Barrois, nous sortirons ensemble dans une demi-heure, & tu me conduiras chez ta future avant dîner.

Je dépêchai ma toilette , nous montâmes en carosse , M. le Barrois & moi , & en un instant nous nous trouvâmes en presence de ma chére maîtresse...

Tout fut réglé à mon avantage ; M. le Barrois fut très - conent de

Mlle. de Ste. Salve, & à quelques jours de-là je devins le possesseur de la plus aimable de toutes les femmes, & d'un bien très-considérable.

Qu'une femme jolie & spirituelle procure de délices; mon ame en étoit remplie, elle baignoit dans la volupté. Les jours disparoissoient avec une vivacité étonnante; les nuits étoient plus rapides encore; mon cœur étoit l'essence des plaisirs & de la délicatesse, chaque jour les multiplioit.

J'avois oublié totalement que ma femme étoit la fille d'un donneur d'eau-bénite; je l'adorois, son amour répondoit au mien; la délicatesse de mon cœur ne reprochoit rien à mes plaisirs; mon épouse étoit le mérite même...

Je n'ai jamais été l'esclave de ce phantôme de noblesse que l'on fait consister dans l'énumération d'une

d'une longue ſuite d'aïeux. La noblеſſe du ſang donne-t'elle la vertu ?.. L'homme vertueux eſt pour moi l'homme noble. Une femme qui joint à une fortune honnête de la douceur, de la modeſtie, de la ſageſſe, une ame droite, ſincére, généreuſe, eſt pour moi la nobleſſe même.

Que je vivois heureux, tout ſembloit m'aſſurer un bonheur auſſi long que la vie, lorſque par une afreuſe jalouſie je me ſuis plongé moi-même dans un abîme de douleur & d'amertume.... Aveugle caprice, cruelle deſtinée !

Mon épouſe ſortoit peu, la lecture, ſon ménage étoient ſon unique ocupation ; me plaire étoit ſon but... Devois-je la rendre malheureuſe ?..

Je n'étois pas exempt des défauts de mon âge ; d'un tempérament vif & bouillant, la premiére idée

idée qui ſe gliſſoit dans mon eſprit, faiſoit la régle de ma conduite.

Je devois tout à M. le Barrois ; lui ſeul m'avoit tiré du néant, lui ſeul m'avoit fait ce que j'étois ; je me ſerois ſacrifié pour lui. Toutes ſes bontés, ſon amitié pour moi, ſon âge, n'ont pû garantir mon eſprit ; la ſombre jalouſie a verſé dans mon ame ſon barbare poiſon. Abominable, ingrat, emporté, étourdi, cruel, perfide, ma noire humeur a trouvé dans l'attachement de mon protecteur, dans ſon amitié même, un trait pour le fraper ; je m'en ſuis vû la funeſte victime... J'ai fait un crime à mon épouſe des viſites de M. le Barrois ; il étoit ſon ami, parce qu'il étoit le mien ; il étoit le dépoſitaire de ſes ſecrets, mon épouſe étoit chez lui, ou il étoit chez moi : ces viſites m'ont paru ſuſpec-

pectes ; j'ai crû voir mon deshonneur dans les innocentes careſſes d'un ami ſexagénaire, auquel je devois la vie, & quelque choſe de plus... Fatale chimére !.. Le peu de ſoin que je prenois de vaincre une erreur auſſi déraiſonnable, l'augmenta, & me réduiſit bien-tôt à une ſituation qui découvrit tous les mouvemens de mon ame; mon cœur étoit la proïe de la jalouſie qui me dévoroit. J'étois odieux à moi-même, je me fuïois : hélas, je me trouvois par tout... Mon épouſe connut le trouble de mon ame à l'agitation de mes yeux. Qu'avez-vous, cher ami, me dit-elle un jour en m'embraſſant tendrement, quel nuage couvre la ſérénité de votre viſage ; pourquoi cette humeur ſombre, cet air triſte & rêveur ?.. Pourquoi me cacher le ſujet de vos chagrins ?... Quoi ! ne m'aimez-vous plus ?..

Des

Des paroles dures & piquantes furent toute la réponse que je donnai à des caresses, qui huit jours auparavant, faisoient mes plus chéres délices.

Mon épouse se désoloit, & versoit des larmes : elle engagea M. le Barrois à me demander le sujet de ma tristesse : il me reprocha que je n'en agissois pas avec lui comme il avoit lieu de l'espérer : quoi! me dit-il, Chevalier, tu me cache les sentimens de ton cœur ? As-tu donc oublié que je t'aime autant que si tu étois mon fils ?.. Pourquoi cette humeur noire qui chagrine ton épouse ?.. Devois-tu l'épouser pour la rendre malheureuse ? .. Elle est si aimable ! .. Nouvelle preuve de mon deshonneur. Il trouve ma femme aimable... Ha ! le traître. Il l'adore... Chevalier, continuoit M. le Barrois, tu garde le silence avec moi ; tu refuse de me

découvrir tes chagrins ; je ne te le demande que par amitié pour toi... ou par amour pour ma femme... & je le quittai.

J'allai promener mon chagrin, & je ne revins que le soir ; il étoit neuf heures ; je demandai en entrant qui étoit en haut ; on me répondit que Madame étoit seule avec M. le Barrois... Avec M. le Barrois !.. Hé, quoi ! seule avec lui !.. Je monte doucement, méditant un projet qu'une funeste destinée a conduit, & qui me fait encore frémir d'horreur ; je me glisse dans mon apartement, d'où il m'étoit facile d'entendre tout ce qui se disoit dans celui de ma femme. Voici ce que j'entendis.

» Je ne connois plus ton mari, » disoit M. le Barrois, il devient in- » suportable, & il faut que j'aïe au- » tant de bonté que j'en ai pour » souffrir ses maniéres.. Je te plains,

ma

» ma chére fille; mais il eſt ton ma-
» ri, & je lui paſſe ſes incartades...
» Chacun a ſes défauts, reprenoit
» Madame de Barſon, nous de-
» vons nous les pardonner mutel-
» lement... Vous le dirai-je, pe-
» tit papa, je le crois jaloux... Hé!
» de qui, Madame... De vous,
» où je me trompe fort... De moi!
» ho, cela n'eſt pas poſſible. Par-
» bleu, je ne l'aurois jamais crû...
» Le pauvre garçon, il perd la cer-
» velle; je rends juſtice à ta vertu,
» je reconnois ta beauté, je t'aime,
» ma chére enfant, & de tout mon
» cœur... « A ce mot, tranſpor-
té de rage, je ſors de mon aparte-
ment l'épée à la main... Tu l'ai-
mes, barbare... Joüis du fruit de
ton amour, & vois mon deshon-
neur lavé dans ſon ſang... Je plon-
ge mon épée dans le ſein de mon
épouſe, & je la laiſſe expirante
dans les bras de M. le Barrois, que

mon emportement avoit mis dans un état aprochant du néant...

Le remords suit de près le crime,
Il naît de ses exhalaisons...

J'errai long-tems dans Paris; je croïois voir toutes les furies déchaînées contre moi; mon cœur étoit déchiré; il n'est pas de suplice pareil à celui que j'endurois... J'étois furieux, mes yeux hagards lançoient le trouble & l'éfroi l'ombre mourante d'une épouse que j'adorois se présentoit à mon imagination troublée; je la voïois baignée dans son sang, ses yeux étoient languissans, elle sembloit me pardonner mon crime; cette bonté en redoubloit l'horreur. Mille fois j'ai voulu me percer de mon épée, une Divinité présidoit à ma conservation...

Cependant j'avois pris la poste;

te ; en deux jours je me trouvai à à Genève, sans savoir comment j'y avois été conduit... Quel bourreau qu'une conscience agitée par le remords !..

Je ne pus rester long-tems à Genève ; je me rendis à une petite Ville, dont le nom m'est échapé, & bien-tôt après je m'embarquai sur un vaisseau qui devoit faire voile du côté de Tunis. Je n'avois aucun dessein dans le commencement ; mais la réflexion m'aïant fait entrevoir une nécessité prochaine, je résolus de passer à Constantinople, & d'y solliciter de l'emploi. C'étoit-là mon dessein ; la Providence en disposa autrement.

Le vaisseau que je montois avoit pour maître un Armateur des plus riches, dont la phisionomie annonçoit un honnête-homme, & un homme de condition.

Je ne ſais ſi la triſteſſe, qui m'étoit devenue habituelle, prêtoit à mon viſage & à mes maniéres quelque choſe de touchant, capable d'exciter la compaſſion : mais je m'aperçus bien-tôt que l'Armateur me diſtinguoit des autres voïageurs.

Vous me paroiſſez triſte, me dit-il, un jour que nous nous promenions ſur le Tillac ; ne pourroit-on ſavoir ce qui cauſe cette langueur, cet abatement ? Ne ſeroit-il pas poſſible d'y remédier ?..

Je ne pus me refuſer la ſatisfaction de lui faire part de mes avantures. Il en parut atendri. Seigneur, me dit-il, vous n'êtes pas le ſeul que le ſort ait perſécuté ; la confidence que vous venez de me faire en mérite une autre ; pour peu que vous ſoïez d'humeur à m'écouter, & que cela vous amuſe, je vais vous faire part de ce qui m'eſt arrivé

vé de plus intéressant. Le recit de mes malheurs adoucira les vôtres.

Je le remerciai affectueusement. Comme il vit que je gardois un profond silence, il commença.

Je suis François, & Normand. Mes ancêtres se sont toujours piqués de noblesse. J'ai été jeune comme les autres, vif, bouillant, étourdi; mais il ne m'est rien arrivé d'extraordinaire. Je passerai à quarante-cinq ans; c'est-là l'époque de mes malheurs.

Mon pere étant mort assez avancé en âge, ma mere le suivit de près, & je demeurai seul avec cinquante mille livres de rente en belles terres, & du plus beau bien.

Je passois toute l'année dans mes terres; j'avois des voisins chez lesquels la compagnie étoit abondante & fort agréable; je les voïois souvent, tantôt à mon château, tantôt dans les leurs.

Un

Un d'entr'eux avoit une fille d'environ ſeize ans, dont l'air mutin & la vivacité chatouilloient l'ame aſſez favorablement.

Elle ſe nommoit *Julienne*, ſon pere n'étoit pas des plus aiſés, deux fils au ſervice devoient laiſſer leur ſœur fort au dépourvû du côté de la fortune; le pere ne fut pas fâché que cette jeune beauté m'atirât chez lui, il eſpéra que je pourrois aimer Julienne, & il ne s'eſt pas trompé.

Julienne étoit plus ſavante que ſon âge ne le promettoit, elle me tendit des piéges, & en moins d'un mois elle me réduiſit au point de la demander en mariage, tant elle avoit ſçu prévenir mon eſprit en ſa faveur. C'étoit tout ce qu'elle ſouhaitoit; le don de ma main flâtoit ſon ambition, & non pas ſon cœur.

Il ne fut pas dificile de conclu-

re

re un traité que toutes les parties desiroient avec empressement ; nous tombâmes d'accord de tous les avantages que je devois faire à mon épouse future ; j'étois aveuglé par l'amour ; on s'en prévalut, & on donna au contrat de mariage une tournure qui a été la source de mes malheurs.

Je n'avois pas goûté deux mois les douceurs d'un himen paisible, que mon épouse me donna des preuves d'une humeur très-dificile, & de son peu de tendresse pour moi. Sa dépense étoit excessive, elle sembloit vouloir l'augmenter tous les jours. Son train étoit plus conforme à sa condition qu'à la situation de nos afaires presentes ; une table délicate & ouverte à tous venans, me jettoient dans des frais immenses; les bijoux les plus rares ne pouvoient plaire à Madame plus d'un mois, il

lui falloit du nouveau, trop heureux si elle avoit voulu s'en tenir-là. Je l'adorois ; une indiférence, dont elle ne me donnoit des preuves que trop réelles, désoloit mon amour. Si j'osois m'enhardir à lui faire de tendres reproches, elle voloit se plaindre à ses parens : sur le champ tous acouroient & remplissoient ma maison pendant quinze jours. Il falloit recevoir leurs amis, & les amis de leurs amis; enfin mon château étoit le refuge de tout le monde.

Une vie aussi dissipée commença à m'ennuïer ; je cessai d'être l'adorateur de ma femme, ses maniéres me dégoûtérent, je voulus être le maître chez moi.

Je crus ne pouvoir rompre le cours de toutes ces visites qu'en faisant une absence : mes afaires m'apelloient à Paris, je voulus engager ma femme à m'y acompagner,

gner, elle ne voulut pas y consentir, je fus querellé, je parlai haut; on pleura, on se dit enceinte... Je n'en avois pas encore entendu parler, cette nouvelle me réjoüit, je résolus d'atendre quelques mois; mais ne voïant rien paroître, je pressai, on me refusa net; & mes afaires ne soufrant plus de retard, je me vis obligé à partir seul.

Je restai un mois entier à Paris; & pendant tout ce tems je ne reçus aucunes nouvelles de ma femme, quoique j'eusse l'atention de lui écrire à toutes les postes. Ce silence m'allarma, je me rendis à mon Château; tout y étoit en désordre: tout le monde y étoit maître; Madame au milieu de dix-huit personnes de son âge, ou environ, m'ofrit un spectacle qui me surprit, je croïois la trouver malade... Elle me reçut assez froide-

dement ; la compagnie disparut par mes soins, je me trouvai seul avec ma femme. Je voulus hazarder quelques reproches, elle me répondit avec une hauteur qui m'irrita ; je la priai de changer de conduite, elle me promit de n'en rien faire ; il s'éleva entre nous une dispute assez vive, que la nuit entraîna dans ses ombres ; nous dormîmes tranquilement l'un auprès de l'autre ; le lendemain matin je la trouvai plus traitable, elle me prodigua des caresses qui rendirent le calme à mon esprit je crus qu'elle changeroit de conduite, je me flâtai. .. La traîtresse me préparoit un coup, que j'ai d'autant moins pû parer, que je ne m'y atendois point.

Il se répandit dans le voisinage que j'avois eu une dispute avec Madame : on disoit que je l'avois maltraitée ; un Prêtre, Curé d'une

ne de mes Paroiſſes, ſous prétexte de me rendre ſervice, & de pacifier notre ménage, s'impatroniſa chez moi, & ſe rendit maître en peu de tems de l'eſprit de Madame.

En même-tems une foule de créanciers vinrent m'aſſaillir; je n'en connoiſſois pas un, ils n'avoient rien fourni pour moi. Je n'avois été qu'un mois à Paris, & en partant j'avois laiſſé à Madame mille louis, dont elle pouvoit diſpoſer.

Je fus ſurpris de tant de dettes, & de voir qu'on me menaçoit d'un procès; j'en ſuis ennemi, quoique Normand; cependant je n'étois pas en état de les ſatisfaire: il leur étoit dû beaucoup. Je pris des arrangemens avec eux...

M. le Curé, toujours aſſidu auprès de Madame, l'honoroit de ſes conſeils. Pour ſatisfaire aux

créances que ma femme avoit faites pendant mon absence, j'avois retranché de ma dépense ordinaire. Il fut conseillé à Madame de vouloir son train acoutumé, même table, même jeu, même quantité de Domestiques, mêmes ajustemens. Il fallut en passer par-là.

Je me rendois à tous les desirs de ma femme; ses volontés étoient ma loi, j'allois au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir; malgré tout, je ne pouvois mériter ses bonnes graces; j'étois un bourru, un brutal, un misantrope, ennemi des plaisirs; il n'y avoit pas de femme plus malheureuse que la mienne, elle étoit gênée sur tout, on lui refusoit jusqu'aux choses les plus nécessaires. Ce n'étoit que plaintes à tout le monde, que querelles dans mon particulier.

Je crus m'apercevoir que M. le Curé étoit le moteur de nos disputes;

putes; je le priai charitablement de se tenir dans son Prébitére, & de se ménager la peine de troubler mon ménage. Il me promit de ne plus revenir chez moi; mais dès le lendemain je le vis au lever de Madame, quand j'allai pour lui souhaiter le bon jour, ce que je pratiquois depuis qu'il lui avoit plu d'avoir son apartement séparé du mien.

Sa vûë me fâcha, j'enfonçai mon chapeau, & je le priai fort sérieusement de déloger; Madame prît sa défense, & me répondit avec aigreur, qu'elle étoit la maîtresse chez elle, qu'elle vouloit voir M. le Curé, & qu'elle croïoit qu'il lui seroit permis d'avoir auprès d'elle un saint homme qui dirigeoit sa conscience; que si cela me choquoit, je pouvois me tenir dans mon apartement, qu'elle n'y viendroit pas troubler mon repos....

Hé ! morbleu, Madame, lui dis-je, ne ſoïez pas ſi dévote, & vivez mieux avec moi ; je ne veux point entendre parler d'un Directeur qui ſeme la diviſion entre nous ; & la premiére fois que je le trouverai ici, vous pouvez être aſſurée que... Cette fermeté déplut à Madame, je fus obligé d'eſſuïer une ſuite de qualifications qui ne furent point du tout de mon goût ; cependant je pris patience, eſpérant par la douceur ramener l'eſprit de mon épouſe ; je me flatois qu'après un tel éclat le Curé ne feroit pas aſſez imprudent pour s'expoſer à ma mauvaiſe humeur. Il n'en fut que plus aſſidu auprès de Madame, il évitoit ma preſence ; mais comme je ſortois peu depuis que je m'étois aperçû de la diſſipation extraordinaire de mon épouſe, il lui fut impoſſible de ſe dérober à ma vigilence. Je le ſurpris

pris avec ma femme dans une atitude tout-à-fait galante pour un saint homme : je fis du bruit ; Madame voulut prendre son ton ordinaire ; je l'avouë, ma main devança ma réflexion : le Curé ne fut pas exempt de ma promtitude. Ma femme se répandit en invectives:le bruit de ses gémissemens atira mes domestiques:un traître gagné avertit les parens de ma femme, & en moins d'une demi-heure je me vis assailli par une troupe de gens,dont les discours me déplûrent au point que je leur donnai congé assez brusquement.

Le Curé avoit disparu,& il avoit agi prudemment.

Le calme naît de la tempête ; une heure ramena la tranquilité dans ma maison. Je rentrai dans mon apartement pour mettre ordre à quelques affaires.

Il étoit heure de se mettre à ta-

ble ; je demandai où étoit ma femme, on la chercha, mon concierge qui me servoit de Suisse, me dit qu'elle étoit sortie il y avoit un peu de tems. J'envoïai un laquais chez son pere, qui demeuroit à cent pas de chez moi, pour prier Madame de venir souper; il répondit que sa fille n'étoit pas faite pour essuïer ma mauvaise humeur, & qu'il me le feroit voir ; Madame aplaudit au discours de son pere, & l'on entonna une hymne à ma loüange.

Je fus surpris d'un procédé aussi extraordinaire, mais j'eus lieu de l'être encore davantage, lorsque le lendemain je reçûs de sa part un cartel en papier timbré.

Un quidam, dont la figure sentoit le Sergent de cent pas, & que je connoissois pour tel, me donna ce papier, griffonné de la main du Diable, ou d'un de ses supôts...

Je

Je lui demandai ce que vouloit dire ce papier, lisez ; Monsieur, me répondit le maraut ; je vous suis envoïé de la part de Madame votre épouse... De la part de ma femme... A-t'elle perdu l'usage de la parole, & ne peut-elle venir elle même me dire ce qu'elle juge à propos que je sache ?... Ce n'est qu'un petit exploit dressé à sa requête, me dit le Sergent, en afectant un air contrit... Un exploit... Recevez ma réponse, Monsieur le Sergent... Ha ! marousle, tu ose m'aporter un exploit... Il disparut comme un éclair, déja ma canne lui tomboit sur le dos...

J'apris par la lecture de l'exploit que c'étoit une plainte contre moi, avec une demande en séparation de corps & de biens... Que lui ai-je fait ?... Pourquoi cette façon d'agir ?... Peut-elle prouver que je l'ai maltraitée ?

Je

Je fus long-tems à me détermi-ner fur le parti que j'avois à pren-dre ; je montai à cheval, & je me rendis à la Ville la plus prochaine de mon Château ; je confultai un Avocat,& fon confeil fut que je de-vois répondre à cette affignation.

Je n'ai jamais rien entendu aux afaires ; je chargeai l'Avocat de ma caufe, elle fut plaidée avec chaleur ; j'avois quelque crédit ; mais que ne peut une femmejeune & jolie?... Je perdis; ma femme fut féparée de corps & de biens d'avec moi, & dès le lendemain matin je fus réveillé par une troupe d'Algua-fils qui venoient exécuter mes meu-bles, afin, difoient-ils, de mettre en fureté tout ce qui dans la mai-fon pouvoit apartenir à Madame.

J'interjettai apel de toute la pro-cédure ; mon époufe me denonça en Cour fupérieure, pour crimes qui n'avoient leur effence que

dans

dans ſon imagination ; elle devint mon acuſatrice. Mes créanciers animés par la crainte de perdre ce qui leur étoit dû , m'acablérent ſous le poids des procédures ; ma femme ſit ſaiſir réellement tous mes biens , réclama tous les avantages que je lui avois faits par ſon contrat de mariage ; j'avois reconnu en ſa faveur une dot de cent mille livres , que j'avois quitancée ; elle demanda cette dot , ſon doüaire , ſon préciput , enſin tout ce qu'elle auroit pû prétendre après ma mort ; elle obtint un Arrêt ſur un faux expoſé , qui l'envoïa en poſſeſſion de mes biens , lui permit de me chaſſer de mon Château, & en cas de rébellion , de prendre main-forte , & de me prendre au corps.

Ma femme au comble de ſes vœux , m'envoïa un Huiſſier , eſcorté par une trentaine de Cavaliers

ſiers armés ; c'étoit le matin, il n'étoit pas cinq heures, je dormois profondément ; ma porte fut enfoncée, je m'éveille & demande ce que l'on veut ; vous prier de ſortir d'ici, me dit l'Huiſſier, le Château apartient à Madame votre épouſe, en vertu d'un Arrêt duquel je ſuis porteur. Je n'avois été averti de rien, j'eus beau déclarer que je me portois opoſant à cet Arrêt, on ne m'écouta pas ; on dreſſe un Procès-verbal de rébellion... Le cœur à l'épreuve de ſemblables revers s'irrite aiſément ; les ſens ſe révoltent, les paſſions dominent, & ôtent la réflexion. Mon premier mouvement fut de demander mes piſtolets... A ce mot, quatre ſcélérats me ſaiſirent, & après m'avoir ignominieuſement arraché de mon lit, ils me traînérent dans une voiture qui m'atendoit à la porte. J'étois en chemiſe, & il

ſai-

ſaiſoit un froid très-cuiſant. Mes domeſtiques éperdus couroient deça, de-là, dans le Château, & ne m'étoient d'aucun ſecours; je fus conduit en cet état dans une Ville prochaine, & renfermé dans un cachot, où je fus nourri au pain & à l'eau, ſans avoir la liberté de voir, ni de parler à qui que ce ſoit.

Un procédé auſſi violent, me méritoit la compaſſion de tout le monde. . . Eſt-il quelqu'un quoi ſe ſoulager un malheureux que la fortune acable! Le brillant nous attire; nous fuïons tout ce qui a l'air de malheur. L'abandon total eſt la ſuite ordinaire d'une diſgrace; l'adverſité rend une exhalaiſon contagieuſe, qui éloigne de nous juſqu'à nos meilleurs amis, s'il eſt vrai qu'il en reſte aux infortunés.

Mon état atendrit le Géolier, il m'obtint un habit & un manteau qu'il m'aporta dès le jour même.

Un

Un de mes Parens aïant apris la tyrannie que l'on exerçoit à mon égard, fit demander un entretien à mon Epouse ; on lui refusa cette grace ; tout ce qui m'apartenoit ne méritoit pas ses atentions : il vint me voir dans ma prison, il arrosa mes chaînes de ses larmes, & promit de me tirer d'esclavage.

Mon Epouse sçut que ce Parent m'avoit parlé ; elle obtint des Juges un autre Géolier que celui qui avoit eu la facilité de me laisser voir à mon Parent ; je fus resserré.

Cependant mon Parent présenta un Mémoire, & demanda qu'il me fût au moins permis de me défendre, & que ma Femme fût condamnée à me faire une pension. Il réussit ; on me tira du cachot, un peu de paille m'offrit le repos ; je pouvois enfin écrire à mes Parens, à mes amis, pour pourvoir à ma défense.

Ma juſtification n'étoit pas difficile ; l'innocence porte avec elle un éclat qui perce les nuages, dont on veut l'obſcurcir ; je fus écouté, il me fut permis d'avoir un conſeil, & de procéder juridiquement.

Je n'en fus pas plus heureux. Ma Femme l'emportoit toujours, & lorſque l'évidence de mon bon droit avoit forcé les Juges à ordonner ma liberté, une nouvelle chicanne me replongeoit dans la ſervitude.

J'ai demeuré dans cette affreuſe ſituation, entre la vie & la mort, pendant trois ans entiers ; mes Créanciers, de concert avec ma Femme, ont détruit mes terres, ſe ſont fait adjuger tous mes biens pour leurs créances, & avec un million que j'avois en fonds de terre, en rentes, en maiſons, il ne s'eſt pas trouvé dequoi remplir ma Femme, à laquelle je ne devois rien réguliérement, puiſque je vi-

vois, & mes Créanciers, dont les créances totales ne ſe montoient pas à une année de mon revenu.

Un coup du ciel m'a tiré du labirinthe, la voix de mes malheurs a percé juſqu'au Trône ; un ordre ſupérieur m'a rendu ma liberté... Quelle liberté ! Juſte Ciel ! Etois-je en état de jouir de ce bienfait, lorſque je me voïois réduit à ſouhaiter un eſclavage qui me fourniſſoit au moins la nourriture, & qu'au ſortir de la priſon je manquois de tout ſecours. Anéanti dans ma propre douleur, en proïe à tous mes chagrins, victime malheureuſe d'un caprice & de la méchanceté d'une femme, mon cœur ſeul me reſtoit.... Que n'avoit-il pas à ſouffrir des traits odieux d'une infâme calomnie !

Perſuadé que reſpirer l'air qui nous étoit commun à ma femme & à moi, c'étoit augmenter ſa hai-

ne & ſa fureur, que je ne pourrois jouir du repos dans une Patrie où ma Femme s'acharnoit à me pourſuivre, & ne vouloit pas entendre parler d'accommodement; ne pouvant d'ailleurs vivre dans un païs, où de tous mes biens vendus par decret, il ne me reſtoit que le triſte ſouvenir de les avoir poſſédés, & le deſeſpoir de les voir dans les mains de mes ennemis; j'ai pris le parti de paſſer dans les Roïaumes étrangers.

La fortune a ſemblé vouloir ſe réconcilier avec moi.

Un riche Marchand, touché du récit de mes malheurs, & informé par lui-même de la ſincérité de mes avantures, m'a aſſocié à ſon Commerce, & bien-tôt après m'a laiſſé par ſa mort le poſſeſſeur de ſes richeſſes, & de ſon Vaiſſeau.

Mon cœur a gémi de ſe trouver dans la dure néceſſité d'allier le

Commerce à la Noblesse ; mais il faut se faire un mérite de ce qui nous devient nécessaire. Je suis Armateur ; maître d'une fortune brillante, & dans la résolution de finir mes jours dans un païs où j'ai la satisfaction d'être éloigné de mes malheurs, & de celle qui les a fait naître.

Voilà, Seigneur, quelles sont mes avantures ; j'ai trouvé un cœur généreux qui a reçû mes larmes, en a tari la source ; je vous en offre autant : la Noblesse nous est commune, le malheur nous unit ; jouissons ensemble d'un sort plus doux ; oublions le passé, écartons de notre ame le facheux souvenir de nos infortunes ; une mort fatale ne viendra que trop tôt troubler nos jours, & nous ensévelir dans une nuit éternelle...

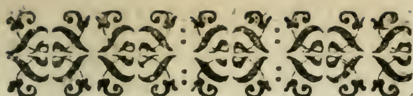
Fin de la premiére Partie.

LES ÉPOUX RÉUNIS, OU LE MISSIONAIRE DU TEMPS.

SECONDE PARTIE.

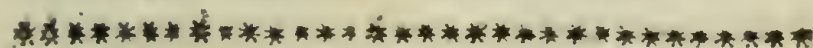


A BERG-OP-ZOON,
Chez PIERRE LA BOMBE, au Mortier.
M. DCC. XLIX.



LES ÉPOUX RÉUNIS, *OU* LE MISSIONAIRE DU TEMPS.

Ridendo dicere verum, quid vetat? HORACE.



SECONDE PARTIE.

PRE'S que l'Armateur eut fini son Histoire, je le remerciai, comme je le devois, des marques de sa confiance & de sa générosité ;

& dès ce jour nous nous liâmes ensemble très-étroitement.

Je savois un peu de guerre, l'Armateur étoit bon marin ; nous courûmes la mer pendant un mois entier sans accidens ; deux naufrages, dont nous fûmes les spectateurs, nous enrichirent des débris de quelques Vaisseaux Hollandois ; les trésors les plus précieux venoient se rendre à notre bord ; la fortune nous flâtoit... La cruelle semoit de fleurs le chemin qui devoit nous conduire dans le précipice le plus affreux.

Nous étions à la hauteur d'un petit Port où nous espérions mouiller pour prendre quelques rafraîchissemens. Un vent de Nord nous amena un vaisseau Corsaire, l'Armateur s'en aperçut, & se prépara à l'ataquer. Bien-tôt nous fûmes à portée du canon ; le Corsaire nous salua le premier ; l'Armateur

teur reconnut, mais trop tard, que l'ennemi étoit ſupérieur ; il n'y avoit pas à fuir, il falloit ſe défendre courageuſement. Nous répondîmes à la ſalve du Corſaire ; les vaiſſeaux s'étant aprochés, nous mîmes l'épée à la main. Il ſe fit dans ce combat des prodiges de valeur ; la mer ſembloit rougir de voir des mortels ſi acharnés à leur deſtruction ; la victoire balança ; enfin, il fallut céder au nombre ; l'Ennemi ſauta ſur notre bord, s'empara de notre Vaiſſeau ; l'Armateur fut enſéveli ſous les débris de ſa fortune...

J'avois été bleſſé & foulé aux piés : cependant la victoire aïant ralenti la fureur, & rendu l'humanité aux Combattans, les Vaincus furent chargés de fers ; on me tira du nombre des mourans, & je ſuivis le ſort des autres.

Le Corſaire fit voile vers Conſ-

tantinople ; enflé par le ſuccès, le barbare nous traitoit avec la derniére rigueur. Le Ciel punit ſon orgueil. Déja nous voïions le ſommet des Moſquées de la Capitale du Croiſſant ; la Mer doucement agitée par un zéphir agréable, ſembloit s'entendre avec notre ennemi, & inſulter à notre malheur ; trois Galéres, que nous reconnûmes bien-tôt pour apartenir à l'Ordre de Malthe, fondirent tout à coup ſur notre Vaiſſeau ; le Corſaire épouventé, voulut chercher ſon ſalut dans la fuite ; la Mer le trahit, un vent qui s'éleva le rejetta du côté de ſes ennemis, il fallut ſonger à ſe défendre. La réſiſtance ne fit qu'accélerer la victoire ; notre Vaiſſeau fut coulé à fonds.

Je n'avois pas plûtôt vû le Corſaire tomber ſous les coups d'un Chevalier, que briſant mes chaînes,

nes, j'avois ſauté ſur le bord ennemi. Quelques perſonnes furent enſévelies dans la mer, le reſte paſſa ſur le vaiſſeau de Malthe, qui profita du vent, & s'éloigna.

Nous arrivâmes à Malthe après quelques jours d'une navigation fort heureuſe. Je fus charmé de me voir en liberté, & je me promis bien de ne plus confier au perfide élément, une vie que je deſtinai dès ce moment à l'état Monaſtique.

M. le Grand-Maître voulut voir tous les Eſclaves qui avoient été délivrés; nous parûmes en ſa préſence, il plaignit mon ſort, reçut nos hommages, & nous fit donner à chacun une ſomme aſſez conſidérable pour nous conduire dans notre Patrie.

Je réſolus d'atendre une occaſion pour paſſer en Italie; & quelques

ques jours aprés j'apris qu'une Tartane faisoit voile à Civita-Vechia ; j'en profitai, & de-là je me rendis à Rome.

J'allai demander les Pardons au Saint Pere ; j'obtins la rémission de toutes mes fautes, des Indulgences pour toute ma vie ; mon dessein étoit de me retirer dans un Couvent pour expier dans la solitude le meurtre de ma Femme que ma conscience me reprochoit.

Que l'homme est changeant ! notre caprice régle notre destin, nous proposons, nous formons des projets qu'une certaine Providence détruit...

Il y avoit quinze jours que j'étois à Rome ; les exercices de piété remplissoient mon tems ; je me croïois un Saint à canoniser ; j'étois sur le point d'embrasser l'etat Monastique ; la résolution en étoit prise ; une personne que je vis par hazard

hazard dans l'Eglise de Saint Pierre convertit mon ame, & la remplit de sentimens oposés; un feu secret se glissa dans mes veines, enflamma mon esprit, remua tous mes sens, & me fit éprouver une agitation délicieuse, dont je ne connus pas d'abord tout le danger. Je sortis de l'Eglise aussi-tôt que l'objet qui m'avoit charmé; je la suivis de loin, son carosse s'arrêta à l'Hôtel du Cardinal Madarini, & j'apris qu'elle étoit la Niéce de cette Eminence. Je rougis pour la premiére fois de la médiocrité de ma fortune... Que pouvois-je offrir à celle qui m'enchantoit?.. Un cœur prêt à expirer à ses piés pour lui prouver mon amour... Mille résolutions partagérent mon ame, & la laissérent dans la plus cruelle incertitude.

Il falloit à quelque prix que ce fût s'introduire chez la belle Madari-

darini ; je ne pouvois vivre ſans la voir ; je m'arrêtai à un projet qui pouvoit ſeul fixer mes deſirs, en leur procurant l'ocaſion de ſe ſatisfaire. Je ſavois qu'il falloit à Mlle. Madarini un Ecuïer, j'allai me preſenter pour lui en ſervir : elle me demanda qui j'étois ; quelle étoit ma patrie, ma naiſſance, pourquoi je voulois entrer au ſervice. Je racontai ce que je voulus, Mlle. Madarini me retint auprès d'elle, & comme je lui avois dit que j'étois Gentilhomme, elle me promit que je ne reſterois pas long-tems dans un état qui ſembloit opoſé à ma naiſſance.

En peu de tems je méritai la confiance de ma maîtreſſe, elle me donnoit tous les jours de nouvelles preuves de ſon eſtime pour moi.

Je fus un mois entier ſans oſer faire parler mon amour ; chaque jour m'en préſentoit une occaſion,

ma

ma timidité étouffoit mes desirs; je n'avois pas la force de parler. La Signora me faisoit une guerre agréable sur ma tristesse. Quoi! disoit-elle, à votre âge peut-on ne pas goûter davantage la société!.. Que vous manque-t'il?.. Vous pouvez jouir de tous les plaisirs, & cependant vous passez des journées entiéres dans votre chambre... Est-il des plaisirs hors de chez vous, lui répondis-je en la regardant? Ha, Madame!.. Vous me paroissez agité par quelque violente passion, me dit Mlle. Madarini; votre bonheur dépendroit-il de moi? Vous pouvez compter sur ma protection... Oui, Madame, répartis-je en tombant à ses genoux, mon bonheur est entre vos mains... Je vous adore... C'est sans doute une grande témérité d'oser vous faire un tel aveu; je le devois à mon cœur, & je saurai
 me

me punir s'il a le malheur de vous déplaire....

Levez-vous, me dit la Signora avec bonté, & écoutez-moi.

Le cœur est susceptible de passion, & nous ne sommes pas les maîtres de ses mouvemens. Votre amour n'a rien dont je m'offense; le respect auroit dû renfermer en vous-même une flâme que je ne dois pas aprouver. Je sais rendre justice à votre mérite, je ne vous ai pas refusé mon estime... Devenez raisonnable, je prendrai soin de réparer ce que la fortune vous a enlevé; je dévrois vous punir en vous bannissant de ma presence; toute autre l'auroit fait; mais j'agis par raison, & non par caprice, & je pense que c'est-là le seul moïen de vous rendre votre tranquillité. Allez, Chevalier, je vous pardonne, & je vous plains d'avoir laissé fortifier dans votre ame une pas-

sion

ſion qui ne peut que perpétuer vos malheurs...

Tant de générosité m'cacabloit; ma langue ſe refuſoit aux irruptions de mon cœur ; je n'oſois lever les yeux ; j'étois anéanti... La belle Madarini n'oublia rien pour me conſoler ; mais rien ne pouvoit arracher de mon cœur un amour fatal qui y avoit pris trop d'empire. Je traînois languiſſamment des jours qui me devenoient odieux ; il me fut impoſſible de ſuffire à tant de chagrins ; le monde ne m'offroit que des ennuis, mon dernier malheur retraçoit à mon imagination toute la vivacité de mes diſgraces paſſées.

Dérobons aux mortels des larmes dont ils ne peuvent tarir la ſource ; la ſolitude ſoulage les ennuis, la religion tranquiliſe l'ame, affermit la réſolution , détruit les chiméres , l'abſence anéantit l'a-

mour. Je me déterminai à la retraite... Quel parti pour un homme nourri dans le fracas du monde, étranger au repos !..

Je me jettai dans les bras des Disciples de Saint François ; j'arborai l'Etendart Séraphique ; je sortis du monde;ma douteuse conversion méritoit plus d'une épreuve ; j'étois la dévotion même ; je subis tout.

La vertu porte son éclat, elle ne dépend pas des cérémonies d'une austérité, qui n'a de réel que l'aparence. Je faisois mon devoir étroitement; rien autre chose n'occupoit mon ame, les soins, les inquiétudes, les embarras du monde s'éloignérent insensiblement de mon esprit ; je devins un nouvel homme. J'oubliai la Signora Madarini, & toutes les avantures de ma vie, & je résolus d'emploïer le peu qui me restoit de jours à des

occupa-

occupations sérieuses. Je rompis tout commerce avec les humains, & je m'enfonçai dans ma célule.

Déja avancé en âge, je fus dispensé du cérémonial des études, & de toutes ces simagrées, amorce du peuple, & toujours à charge à la véritable piété. Je fus élevé à la Prêtrise; la lecture devint mon occupation journaliére, en peu de tems je fus en état de prêcher.

Le Supérieur de l'Ordre me destina pour une Mission à la Chine; mon obédience fut expédiée, & je partis muni d'une pleine besace d'Indulgences & de Chapelets bénits...

Il y a tant de relations des Païs Chinois, que je crois devoir ménager au lecteur l'ennui d'une description qu'il sait par cœur. Ces Païs nous sont devenus familiers: de plus, je suis ennemi de tout ce qui rompt la narration.

J'arrive à la Chine, je me mets à Catéchiser tous ceux qui vouloient m'entendre ; j'avois beaucoup de foi dans les Indulgences, dont je n'étois point avare, & que l'on m'avoit prodiguées à Rome ; mais je n'en recommandois pas moins la pénitence & les bonnes œuvres.

Une femme vint me trouver un jour, elle étoit toute en pleurs, son mari venoit de mourir ; comme on la soupçonnoit de ne pas rendre hommage aux Dieux du Païs, on la menaçoit de s'emparer de son bien, & de la faire périr. Je vis la foi de cette bonne femme fort chancelante, j'allai, suivant le bon usage de mon Ordre, lui expédier grand nombre de mots Latins, beaucoup de Passages des Saints Peres, & enfin à force de discours, je la mis dans la position d'aller se faire trancher la tête.

Ceux qui desiroient ses biens, la traduisirent devant les Mandarins des fausses Divinités; elle fut convaincuë d'impiété, & condamnée...

On la conduisoit au suplice; un jeune homme de vingt-deux ans, qui aimoit éperdument la Chinoise, vola dans l'endroit où se devoit faire l'exécution, & élevant une voix que coupoient ses pleurs, il pria de suspendre le suplice; on lui demanda la raison de cette action. Elle n'est pas Chrétienne, cria-t'il en pleurant, c'est un Bonze Romain qui lui a mis en tête de se sacrifier pour une Religion dans laquelle elle n'est pas instruite. Je fus saisi au moment que je m'y attendois le moins, & conduit au Tribunal.

Je ne dissimulai point ce que j'avois dit à cette femme; le jeune homme avoit du crédit, la femme fut renvoïée, & je fus destiné à occuper

cuper ſa place. J'aurois volontiers diſpenſé Meſſieurs les Chinois de cette cérémonie ; il eſt beau ſans doute de mourir pour ſa Religion ; mais quand on peut, ſans trahir ſa Religion & ſon devoir, ſe dérober à la mort, on agit prudemment. Dieu nous a donné la vie, c'eſt pour en prendre ſoin, & ne la lui rendre que quand il nous la demande, ou que cela eſt néceſſaire pour affermir la Foi, & ſoutenir nos devoirs.

Il étoit ici de néceſſité abſoluë de ſouffrir pour ma Religion, je n'ai point reculé ; je fis une exhortation publique, qui mit le Peuple de mon côté ; on fut obligé de différer mon ſuplice. Je fus le lendemain montré au Public lié à un poteau, les deux piés tendrement poſés ſur des cardes à carder de la laine. Je n'y demeurai pas longtems par bonheur ; les mutins ſatis-

tisfaits, consentirent mon évasion; je fus retiré du poteau, flagellé de bonne grace, & condamné à sortir du Roïaume au plutôt, sur peine de la hart. Il auroit peut-être pris fantaisie à ces Messieurs de me brûler vif; c'est bien assez d'être pendu.

Je me disposai donc à prendre la route d'Italie, & je quittai la Chine fort satisfait de ma Mission; j'avois converti à la Foi plus de dix mille Païens. Je ne fus pas plutôt arrivé en Italie, que l'on me renvoïa en Flandres.

J'ai pû me flâter de quelque succès dans ce Païs; les hommes y sont plus traitables qu'à la Chine.

Une Femme de condition que je fréquentois assez souvent, & qui m'avoit donné sa confiance, s'avisa de devenir amoureuse de moi.

Si vous m'aviez vû pour lors, mon cher lecteur, vous n'auriez

pû

pû comprendre comment une personne qui eſt ſupoſée avoir du goût & de la délicateſſe, pouvoit trouver des charmes dans ma figure.

La fatigue & la mer avoient totalement altéré mon viſage, élargi ma bouche aux dépens de mes yeux ; j'étois noir à faire peur, maigre ; un froc ne répare pas la figure humaine ; j'avois un air tout-à-fait raſſaſiant.

Menec, c'étoit le nom de la Dame, ou, ſi vous voulez, ſon nom de bâtême, me fit l'aveu de ſon amour dans des termes tout-à-fait flâteurs pour mon amour-propre ; je vous avouë que je ne pus y tenir, il m'échapa un grand éclat de rire, qui penſa la déconcerter ; mais reprenant ſes forces, elle me jura qu'il n'étoit rien de ſi réel que ſa paſſion, qu'elle m'adoroit...

Je fis de vains éforts pour rapeller la raiſon de cette bonne Dame,

& remettre son esprit ; il est des personnes avec lesquelles on ne peut rompre ouvertement, je lui représentai que mon état, mon âge s'oposoient à son amour ; qu'elle devoit me connoître d'une humeur à ne rien faire de contraire à mes devoirs ; que je pouvois avoir pour elle beaucoup d'estime, même de l'amitié, mais que je la priois de n'en pas demander davantage.

Qu'une femme est adroite à dissimuler les pensées de son ame ! Je crus Menec devenuë raisonnable, elle parut se rendre à mes raisons... Je la voïois comme à l'ordinaire, mais avec plus de retenuë.

Je revenois un jour d'une Conférence, il étoit tard ; je fus arrêté par plusieurs personnes armées, & conduit hors de la Ville : je demandai par quel ordre on s'emparoit ainsi de moi ; je fus contraint au

au silence par un homme qui me mortifia d'un soufflet, & m'ordonna de me taire si je ne voulois être assommé. Ce n'étoit nullement mon dessein.

Nous avions marché pendant plus d'une heure ; nous arrivâmes enfin à un Château, dont les dehors flâteurs annonçoient un édifice pourvû de tout ce qui peut rendre la vie délicieuse.

On me conduisit dans un apartement illuminé par un grand nombre de bougies ; un moment après quatre grands Laquais couvrirent une table de mets, dont le fumet frapoit l'odorat agréablement. Il me fut impossible de manger, tant j'étois troublé. Je fis desservir, & je commandai qu'on me laissât un moment de repos.

Les laquais étoient à peine dans l'anti-chambre, que je vis paroître une Dame, que je reconnus aussi-

auſſi-tôt pour l'amoureuſe Menec. Je ne pus retenir un mouvement de colére... Un cœur ne ſe prend pas de force, lui dis-je avec aigreur : laiſſez, Madame, laiſſez-moi ; vous pouvez me ravir ma liberté, mais non pas ma vertu... Elle emploïa toute la force de ſes charmes pour m'atendrir ; elle verſa des larmes, je la vis à mes genoux... Fatale paſſion !

Il n'eſt pas inutile quelquefois de ſavoir mettre en uſage une prudente diſſimulation. Il faut, autant que cela eſt poſſible, éviter le mal ; mais contraint par la néceſſité, on peut, ſelon moi, emploïer un moindre mal, pour en prévenir un plus grand.

J'adoucis mon ton; je priai qu'on me laiſſât le moment de la réflexion, & je laiſſai entrevoir qu'il ne feroit pas impoſſible de me faire ſubir la loi d'un amour

qui pouvoit avoir quelques charmes pour moi. J'amusai Madame Menec.

Quelques maniéres moins sévéres, un air moins contraint, en imposérent à cette Dame, je méritai sa confiance; je ne fus pas veillé de si près; on crut que mon cœur se conserveroit dans sa chaîne.

Semblable à ces petits oiseaux retenus dans une cage, qui ne trouvent pas plutôt la porte ouverte qu'ils prennent l'essor, je profitai d'un moment, où une compagnie nombreuse, favorable à mes desseins, occupoit ma Geoliére; j'éloignai les domestiques sous différens prétextes, & je fis un trou à la lune.

Deux heures de marche me rendirent à une Ville prochaine, je pris la poste... J'arrivai à Paris.

Je ne sais ce que l'on a pensé de mon

mon évaſion : je n'ai point entendu parler de la Dame depuis ce tems-là.

Notre Général voulut ſavoir le détail de mes avantures ; je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé, nous en rîmes beaucoup. Il me donna un ordre de prêcher l'Avent dans une Paroiſſe de Paris.

Mon Auditoire étoit toujours rempli ; j'avois quelque réputation ; le Peuple affluoit à mes Sermons ; les Grands m'honoroient de leurs ſuffrages.

Je m'étois aperçû qu'une Dame ne manquoit aucun de mes Sermons, & qu'elle affectoit de ſe mettre vis-à-vis de moi ; elle me lançoit des regards que je voïois prêts à ſe moüiller de larmes ; elle paroiſſoit d'une grande triſteſſe. Sa figure me rapelloit mon épouſe ; ſi je n'avois pas été ſûr de ma cruauté, j'aurois certainement crû



que c'étoit elle-même. Je ne pouvois l'envisager sans éprouver un tressaillement involontaire; mon cœur étoit émû; je me troublois... Combien de fois ai-je été sur le point de demeurer au milieu de mon Sermon!...

Je prêchois un jour de Fête sur les devoirs du Mariage; jamais auditoire n'a été si brillant. La Dame inconnuë prit sa place ordinaire; je n'étois pas au milieu de mon exorde qu'elle tomba évanoüie... Mon cœur ne fut plus à moi, une sueur froide couvrit mon visage, je fis de vains éforts pour continuer, ma voix ne rendoit que de foibles accens; je pâlis; on s'en aperçût, un Frére qui m'accompagnoit toujours me soutint; je me jettai à genoux; je restai pendant plus d'un quart-d'heure dans un silence profond, & comme hors de moi.

Ce-

Cependant il falloit continuer ; je me leve ; mes regards incertains se jettent sur l'endroit où j'avois vû la Dame évanoüie ; elle avoit disparu. Je m'aperçus aussi que M. le Curé & quelques autres personnes qui étoient dans l'Oeuvre avoient quitté.

J'abregeai mon Sermon, & je sortis enfin deChaire,le cœur rempli de tristesse, éprouvant un je ne sais quoi, dont je ne démêlois pas la cause.

On m'avertit que quelques personnes me demandoient à la Sacristie ; j'y courus avec cette inquiétude flâteuse qui annonce une agréable nouvelle.

Je parus, la Dame inconnuë se jette à mon col, & me tient embrassé sans pouvoir proférer une seule parole.

M. le Curé, & quelques personnes de condition, étoient les spec-

tateurs de cette scène ; je fis quelques éforts pour me défaire d'une personne que je croïois ne pas connoître ; je me sentois atendri ; des larmes abondantes couloient de mes yeux avec rapidité ; je m'évanoüis ; on nous sépara.... Un prompt secours me rendit à mes sens ; M. le Curé m'adressa ces mots.

» C'est en vain, me dit-il, que » l'on se refuse à la voix d'une ten» dresse légitime ; vous vous inté» ressez pour Madame ; votre » cœur lui apartient ; vous vous » troublez à son aspect ; recevez » de mes mains une épouse ché» rie que le Ciel rend à votre » amour «. Vous !.. Vous, mon épouse !.. Grand Dieu !.. Ai-je bien entendu ?.. Soutenez-moi... Je meurs...

Mon épouse collée sur moi me moüilloit de ses pleurs; le Ciel nous réu-

réunit enfin, mon cher Barſon, s'écrioit-elle,.. tu ne connois pas ta fidèle moitié... Juſte Ciel! rends-moi mon époux...

Mes yeux s'ouvrent à peine ; je ne puis ſoutenir la lumiére qui me reproche mon crime ; toute ſon horreur ſaiſit mon imagination... Ha, barbare!.. Je l'ai tuée cette épouſe que j'adorois... Mon bras cruel a percé ſon ſein ; je l'ai précipitée dans l'horreur d'une mort funeſte... O ſort affreux!.. Souvenir qui déchire mon ame... Ma chére épouſe!.. Ciel! perces-moi des traits de ta fureur!..

Toute l'aſſemblée ſurpriſe de mon délire, cherchoit à me rendre ma raiſon : mon épouſe me répétoit ſans ceſſe qu'un deſtin trop heureux l'avoit garantie de la mort; je la reconnoiſſois, je la voïois; mais toute cette avanture me ſembloit un ſonge trompeur, qu'un réveil

fatal

fatal fait évanoüir. Je m'imaginois être dans ce lieu de délices, si vanté des Anciens, où les ames dépoüillées de ce lien charnel, savourent à longs traits les douceurs d'une reconnoissance imprévûe, où l'on s'aime, on se le dit sans crainte, qu'un fâcheux revers ne trouble le bonheur dont on joüit : mon esprit s'égaroit, je me perdois dans les bocages des champs Elisées.

Ma raison, rapellée par la réalité de tout ce qui frapoit mes sens, par la voix de mon épouse, bannit les fumées d'une imagination prévenuë : la fortune, lasse enfin de me poursuivre, me permit de reconnoître Madame de Barson. Aurai-je assez de force, assez de termes pour vous exprimer ma situation?... Mon ame étoit toute remplie de joïe, mon cœur sufisoit à peine à mes plaisirs...

La réflexion modéra mes transports;

ports ; j'avois un caractére inéfaçable; j'étois lié par des vœux... L'amour que j'avois eû pour mon épouſe s'étoit réveillé, il avoit amené les deſirs... Grand Dieu ! ne me rends-tu ma chére femme que pour me la ravir à jamais !... Falloit-il me réſerver le ſort funeſte d'être le maître d'un bien, & de n'avoir pas la liberté d'en joüir !... Quel ſuplice plus affreux !

M. le Curé s'aperçut de mon inquiétude, il en pénétra le ſujet. Raſſûrez-vous, me dit-il ; il ſera facile de lever les difficultés qui vous empêchent d'abandonner vos cœurs aux tranſports d'une réunion auſſi charmante. Joüiſſez de tout votre bonheur ; je me charge du reſte...

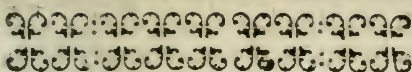
Le diſcours du Curé ramena la joïe dans mon cœur. M. le Marquis de Valville me pria d'accepter mon logement à ſon Hôtel en at-

attendant que je pusse habiter avec ma femme ; M. le Curé nous offrit la collation, il fut pris au mot; & mon épouse régala la compagnie du récit de ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation.

Voulez-vous prêter l'oreille, Monsieur le Lecteur, c'est ma femme qui parle ?



AVAN-



AVANTURES DE MADAME DE BARSON.

MONSIEUR de Barſon emporté par l'impétuoſité de ſa jalouſie, m'avoit fait un crime de ce que j'étois ſeule avec M. le Barrois, il avoit aſſouvi ſur moi ſa barbarie. La crainte me fit faire un mouvement qui para le coup.

Mon époux avoit diſparu, j'étois demeurée évanoüie entre les bras de M. le Barrois, ſans aucun autre mal qu'une fraïeur qui tenoit tous mes membres agités.

M. le Barrois fit faire des perquiſitions dignes de ſa tendreſſe

pour

pour nous, & de sa générosité; mais il ne put découvrir où mon époux s'étoit retiré. Jugez de ma douleur; j'échapois un précipice, & je tombois dans un autre plus affreux mille fois; car enfin, la mort termine nos miséres, & vient fort à propos dans une situation semblable à celle où je me trouvois.

Quelque cruel que fut M. de Barson, quelque injure que me fissent ses indignes soupçons, je l'aimois; mon cœur trop épris me voiloit toute la noirceur de son crime; je le voïois anéanti dans ses remords, & déja trop puni de son forfait, je déplorois son sort, & je ne pouvois me résoudre à rester privée de celui qui faisoit encore les plus chéres délices de mon ame.

M. le Barrois me consoloit, mon pere levoit au ciel ses tremblantes

tes mains, il n'osoit parler : la douleur le saisissoit.

Je n'aurois certainement pas survécu à mon malheur. Qu'un ami sincére, & sur lequel on a droit de compter, a de pouvoir sur notre esprit!..M. le Barrois étoit toute ma consolation, il adoucissoit mes chagrins par l'espérance, & il cherchoit à l'étourdir par la grande compagnie qu'il me donnoit tous les jours.

Je m'ennuiai bien-tôt d'une vie comme celle que je menois ; je pris la résolution de suivre mon infidèle ; je serai peut-être plus heureuse, me disois je ; je le trouverai. . . Que de joie ! . . Je fis part de ma résolution à M. le Barrois, il la combattit d'abord avec vivacité, mais le parti en étoit pris ; il m'aida de ses conseils, promit de veiller à mes intérêts pendant mon absence, de regir mon bien,

& il me donna des correſpondances qui devoient me fournir les ſommes dont je pourrois avoir beſoin... Je parts, l'eſpérance dans le cœur, je me rends à Rome. Je m'informe par tout, je dépeins M. de Barſon, perſonne ne l'a vû, on ne le connoît pas. La crainte me ſaiſit pour lors, je fus ſur le point de retourner ſur mes pas, & d'atendre chez moi ce qu'il plairoit au ciel ordonner de ma deſtinée. Le ſort plus puiſſant me détermina, je quittai Rome deux jours après mon arrivée en cette Ville; je me rendis à *Civita-Vechia*, & dès le lendemain je profitai d'un bâtiment qui faiſoit voile du côté de Conſtantinople : il eſt peut-être chez le Turc, me diſois-je; grand Dieu! conſerve ſes jours, conſerve-lui ſa religion!..

La mer nous étoit tout-à-fait favorable, mon cœur voloit ſur les ondes,

ondes, devançoit le bâtiment, & me jettoit par avance dans les bras d'un époux trop chéri. Un vent s'éleva tout à coup & nous mit à deux doigts d'un afreux naufrage.

Je n'étois point acoûtumée à la mer, l'amour ſurmonte tous ces obſtacles, mon tempérament ſembloit s'acorder avec mes deſirs, je ne m'étois nullement trouvée incommodée par le balancement du vaiſſeau; mais je ne vis pas plutôt la mer en fureur élancer notre bâtiment dans les airs, qu'une terreur ſoudaine s'empara de mon ame; je devenois à rien, je me ſerrois contre les planches du bâtiment; mon cœur palpitoit d'une force extraordinaire, un tremblement involontaire agitoit tous mes membres, je pâlis, je tombai ſans force, ſans connoiſſance.

Je ne vous dirai pas ce que je devins, ni combien de tems je

reſtai dans les bras de la mort. Je me trouvai ſur un autre vaiſſeau dans une chambre richement meublée, couchée dans un très-bon lit; deux ou trois femmes à mon chevet s'empreſſoient à me faire revenir... Où ſuis-je, m'écriai-je en revenant comme d'un profond ſommeil? Qu'eſt devenu mon bâtiment? Que vais-je devenir?... Grand Dieu!.. Calmez vos inquiétudes, me dit la plus jeune des femmes qui me ſervoient, ma Princeſſe, vous êtes en ſûreté. Elle parloit encore, il entra un jeune homme d'une phyſionomie avantageuſe, d'une taille riche & noble, il me prévint en ſa faveur. Son abord fut des plus reſpectueux. Vous paroiſſez ſurpriſe, Madame, de vous trouver ſur un autre vaiſſeau que le vôtre; ne craignez rien; je me ferai toujours un devoir de ſuivre vos ordres; le vaiſſeau m'ap-

par-

partient, commandez ici, & que tout ſoit ſoumis à vos loix... Je ſuis confuſe de tant de politeſſes, lui répondis-je, & il me ſeroit bien flateur de ſavoir à qui je dois un acueil auſſi obligeant... A vos charmes, reprit-il avec vivacité, & à cet aſcendant victorieux que vous avez ſur tous ceux qui ont le bonheur de vous voir... Je ſais, Monſieur, lui répondis-je, que c'eſt à vous que je dois la vie ; mais ne pourrois-je ſavoir à quel titre, & comment ?..

Je ſuis Italien, me dit le Cavalier, mon métier eſt de courir les mers, & de profiter du malheur d'autrui : ſpectateur du naufrage qui a englouti votre bâtiment, je me ſuis aproché pour en recueillir les débris, vous êtiez ſur le point de périr, enſévelie dans un profond évanouiſſement, une planche agitée par les flots de la mer

vous conduisoit de-ça & de-là ; le ciel m'a favorisé, j'ai joint la planche qui vous portoit, je vous ai ret rée: cette douce noblesse peinte sur votre visage m'a annoncé que vous êtiez une personne d'un rang distingué ; je vous ai rendu, Madame, ce que je vous devois. Trop heureux !.. Quelques larmes baignérent ses yeux, il n'osa en dire davantage.

Je vis bien que mon état lui avoit inspiré plus d'amour que de compassion, & que son cœur avoit beaucoup de part au service qu'il m'avoit rendu.

L'amour que nous inspirons nous flâte toujours ; c'est une espéce d'hommage que nous croïons dû à notre beauté.

Je cachai à l'Italien la connoissance que j'avois de ses sentimens; je lui témoignai beaucoup de reconnoissance, je lui dis que j'espé-

rois

rois qu'il me continueroit ſes bons ſervices, & que ſa générosité l'engageroit à me rendre à mes parens & à ma patrie.

Il me demanda par quelle avanture je me hazardois ſur un élément auſſi perfide que la mer; & me pria très-inſtamment de lui raconter mes avantures.

C'eſt où je l'atendois pour ſon amour. Au fonds je lui avois des obligations infinies, & je ne pouvois me diſſimuler que mon cœur reconnoiſſoit tout ce qu'il avoit fait pour moi. Le dirai-je, & Monſieur le jaloux ne s'en ſcandaliſera-t'il pas; je ſentis naître dans mon ame une eſtime particuliére pour *Colioli* (c'étoit le nom de l'Italien.)

Je crus donc qu'il n'étoit pas inutile de lui faire le recit de mes malheurs, j'allai juſqu'à me flâter qu'il me pourroit aider à recouvrer M. de Barſon.

Je

Je ne me trompai point, Colioli parut effraïé des dangers que j'avois couru ; je vis son cœur allarmé, ses yeux se mouiller de larmes, son visage pâlir. La simple compassion ne produit pas des mouvemens aussi vifs. Je ne doutai plus qu'il ne m'aimât éperdûment, & je résolus de me tenir sur mes gardes, & d'éviter les tête-à-tête avec lui.

Disposez de mon vaisseau, me dit-il tendrement, je serai trop heureux, Madame, de pouvoir vous donner cette foible marque de mon respect, & de ma soumission à vos ordres; je vous acompagnerai par tout, & peut-être parviendrons-nous à découvrir ce qu'est devenu M. votre époux... Qu'il est heureux ! continua-t'il avec transport ; est-il possible qu'il ait sçû si peu ménager son bonheur !... Il est des gens, Madame,

il en eſt qui... il ne finit pas ; je le vis confus & tremblant de crainte de m'avoir déplû.

Je crus qu'il étoit de ma prudence d'en agir toujours avec lui comme ſi je n'avois pas entendu ; j'entamai ſur le champ une autre converſation. Colioli étoit trop expérimenté dans l'uſage du monde pour ne pas s'apercevoir que je connoiſſois les ſentimens de ſon cœur, & que je ne les aprouvois pas ; il fut plus réſervé, ſes yeux furent les ſeuls interprêtes de ſon amour. Son ſilence reſpectueux, ſes maniéres ſoumiſes, ſon mérite perſonnel, auroient ſans doute touché mon cœur, j'aurois aprouvé ſon amour, s'il m'avoit été poſſible d'en aimer un autre que mon mari.

Une premiére chaîne eſt toujours victorieuſe de notre cœur ; que l'on diſe ce que l'on voudra,

c'eſt la premiére inclination qui détermine le bonheur de notre vie ; quelque malheureux que ſoit un premier amour, il reſte toujours gravé dans notre ame... Je parle pour ces cœurs ſenſibles , & qu'un heureux naturel panche du côté de la vertu. J'ai l'expérience de mon côté.

Colioli m'avoit un jour donné un fort beau repas ſur le tillac de ſon vaiſſeau ; ſa galanterie s'étoit ſurpaſſée , j'étois ſurpriſe de voir juſqu'à quel point ſon amour pour moi le rendoit ingénieux.

Ses maniéres douces & polies me faiſoient en quelque façon oublier mes malheurs, du moins elles en rendoient le ſouvenir moins fâcheux ; mon cœur commençoit à goûter quelque plaiſir : nous voguions en plaine mer ; tout me flâtoit d'une réuſſite prochaine , j'eſpérois bien - tôt rejoindre mon

époux,

époux, ſinon en Turquie, du moins à Malthe où nous devions revenir, ſi nous n'en recevions pas de nouvelles à Conſtantinople.

Quelques précautions que je priſſe, je ne pus parer un ſeul à ſeul avec Colioli. Il profita de ce moment, & me fit l'aveu de ſa paſſion en termes tout-à-fait flâteurs pour mon amour-propre, & ſi ménagés, que ma pudeur auroit eû tort de s'en fâcher.

Je ne l'interrompis point. Ma vertu n'eſt pas de ces farouches qui ſe gendarment au moindre mot; que le nom d'amour met ſur le point de déviſager les gens. La véritable vertu craint le mal, le fuit, meſure ſes démarches. Je ris d'un amour que mon cœur ne doit pas aprouver; une déclaration, quand elle n'a rien d'offençant pour la pudeur, ne doit pas nous allarmer; un homme n'a-t'il pas aſſez d'un amour

amour malheureux pour le punir de sa témérité ? Devons-nous le réduire au désespoir par une austérité qui souvent n'a que de l'apparence ?... J'aime mieux défendre intérieurement mon cœur des amorces d'un plaisir illicite, que de me révolter impitoïablement au nom de ce plaisir, & de chercher ensuite à m'en ménager les effets en secret. C'est le cœur qui fait la vertu.

Pénétrée de ces sentimens, je répondis à Colioli; je vous plains, Monsieur, de n'avoir pû résister à un penchant qui trouble votre répos; je sçais tout ce que je dois à votre génerosité, & à votre mérite personnel; mais je ne puis répondre à une passion contraire à mes devoirs. Mon mari doit être seul possesseur d'un bien que le Sacrement lui donne; je ne le partagetai jamais avec d'autres. Si sa cruauté

té m'a porté le poignard dans le ſein ; il eſt mon époux, chacun a ſes paſſions, je dois les lui paſſer. Votre amour n'a rien dont je m'offenſe ; nous ne diſpoſons pas de nos cœurs ſuivant notre volonté, ſes mouvemens ſont libres ; mais nous pouvons ſurmonter une inclination malheureuſe, qui ne fait que déchirer notre ame en la troublant. Faites-le donc, dégagez votre cœur d'un lien, d'un amour que je n'aprouverai jamais ; faites-le par eſtime pour moi...

Colioli tomba à mes genoux ; quoi !... ne vous aimer plus !... Non, non, cruelle, laiſſez-moi mourir... Hé ! le puis-je ſurmonter un amour que vos yeux ont fait naître ?.. Il le faut, lui répondis-je en le relevant, je le veux ; allons, de la fermeté. Changez cet amour en eſtime, en amitié, je vous le permets, mais ne deman-

 dez

dez rien davantage ; ſi vous me parliez de votre amour, je ſerois obligée de vous haïr, & c'eſt ce que je voudrois éviter...

Cruelle néceſſité ! s'écria Colioli baigné de larmes, il le faut, Madame... Je le quittai, & depuis ce jour-là nous avons vécu en véritables amis ſeulement ; mes intérêts lui étoient auſſi chers que les ſiens propres ; il me reſpectoit, il m'eſtimoit ; & ces ſentimens me flâtoient plus dans lui, que l'amour le plus violent.

Nous avons couru tout Conſtantinople pour nous informer de M. de Barſon ; Colioli a emploïé tout ſon crédit, il a fait des dépenſes conſidérables pour moi. Voïant que nos pas étoient infructueux en Turquie, il m'a conduite à Malthe, où j'ai apris que mon mari étoit vivant, & qu'il étoit en Italie ; j'ai volé à *Civita-Vechia.* Un

Moine de S. François, que nous rencontrâmes dans cette Ville, nous aprît que M. de Barson étoit à Rome, & sur le point d'endosser la besace & le capuchon de son Ordre.

Le pouvoit-il? Etoit-il le maître d'un cœur, d'une liberté qu'il m'avoit engagé par le Sacrement?..

Colioli me conduisit à Rome, je parlai au Supérieur, je me fis connoître; je demandai à voir mon mari. Comme ce Pere avoit intérêt de me méconnoître, il fit le sourd, & me refusa la grace que je lui demandois.

Colioli trouva le moïen de me faire parvenir jusqu'au Trône Pontifical. L'argent fait tout; à Rome comme à Paris, une clef d'or ouvre toutes les portes.

Sa Sainteté instruite de mon état, envoïa ordre au Supérieur de surseoir à la Profession du Novi-

vice ; l'affaire étoit faite. Le Supérieur se rendit au Vatican, & dit au Saint Pere que je lui en avois imposé ; que M. de Barson leur avoit dit à la vérité qu'il avoit été marié, mais qu'il avoit tué sa femme dans un premier transport de jalousie, qu'il avoit fui la France pour ce sujet ; & pour qu'on ne le forçât point à renvoïer M. de Barson, si je prouvois réellement qu'il fût mon mari, il dit au Saint Pere qu'il l'avoit envoïé à la Chine.

Abîmée dans ma douleur, percée d'un trait plus mortel que l'épée de M. de Barson, je me jettai aux pieds du Pontife ; je lui fis le recit de mes avantures, & je finis par lui demander, s'il étoit permis à un mari de s'engager dans un Ordre sans le consentement de son épouse. Sa Sainteté me répondit, que si j'étois véritablement l'épouse de M. de Barson, ses Vœux étoient

nuls

nuls de droit; je baisai la Mule du venérable Pontife, & je sortis. En quel état! Juste ciel! plus morte que vive. J'allai me renfermer dans mon apartement sans vouloir parler à qui que ce fût.

Je succombai sous le poids de ma douleur; une fiévre violente brûla mes veines, & me conduisit en trois jours aux portes de la mort. Je la desirois.

Colioli ne demeuroit pas dans sa maison que j'ocupois en entier; son apartement étoit même assez éloigné du mien: mais dès qu'il me vit malade, il ne voulut pas me quitter. Il m'a rendu des servies que je n'oublierai jamais; il me veilloit jour & nuit, & ne pouvoit se reposer sur personne du soin de ma conservation. La force de mon tempérament, les atentions qu'eut pour moi le généreux Colioli, ma destinée qui me réservoit au bon-

heur dont je joüis, me rendirent à la ſanté; inſenſiblement je retrouvai mon embonpoint.

Colioli tomba malade de fatigue; mais cette maladie dura peu, & nous nous trouvâmes en état de ſuivre M. de Barſon.

Je voulois paſſer à la Chine, j'aurois peut-être bien fait; je n'en ſais rien; Colioli s'y eſt opoſé, & je ſuis reſtée en Italie.

Cependant j'étois ſeule en ce païs, ſans autre apui que mon généreux ami; je réſolus d'écrire à M. le Barrois, & de le prier de me faire toucher quelque argent, parce qu'enfin il étoit tems de rendre à Colioli tout l'argent qu'il avoit avancé pour moi, & de reconnoître ſes ſervices.

Je ne lui en parlai pas, il m'auroit empêché de faire venir de l'argent, je connoiſſois trop ſa générosité.

La

La lettre partit, & peu de tems après je perdis le meilleur de mes amis.

Un jeune étourdi, ſoit diſant neveu d'un Cardinal, s'aviſa de me trouver jolie. Il ne m'avoit vûe qu'une fois par hazard.

A l'heure que j'y penſois le moins, je vis entrer dans mon apartement une de ces femmes dont le commerce eſt de vendre aux jeunes gens les faveurs des belles qui ont le malheur d'être connuës de ces miſérables.

On les apelle des Duegues; elles ſont très-communes en Italie; les maris les prépoſent pour ſurveillantes à l'honneur de leurs femmes, & ſe croïent bien en ſûreté.

La Duegue donna des loüanges infinies à ma beauté; Colioli étoit préſent: elle m'offrit ſes ſervices, elle travailloit en linge, diſoit-elle, & elle me préſenta un diamant

de

de la derniére beauté, dont elle vouloit se défaire.

Colioli qui saisissoit jusqu'aux moindres ocasions de me faire plaisir, marchanda ce diamant. Je lui défendis de l'acheter, nous nous disputâmes un peu de tems, le diamant resta à la vieille qui sortit à l'instant.

Je fus fort surprise en regardant sur ma toilette d'y voir le diamant & un billet plié.

Je querellai Colioli, il me jura qu'il ne l'avoit point acheté; j'ouvre le Billet. Lisons.

MADAME,

» On ne voit pas une person-
» ne comme vous impunément.
» Je brûle de l'amour le plus ar-
» dent; recevrez-vous les vœux
» d'un jeune Seigneur qui veut
» vous rendre heureuse? Ne re-
» fusez pas le diamant que vous
» don-

» donnera la Duegue *Belly*; c'eſt
» une foible marque de l'envie que
» j'ai de vous plaire. Si vous étiez
» témoin de mes tranſports!.. que
» nous paſſerions d'heureux mo-
» mens!.. Adorable étrangére, ac-
» ceptez mon cœur, & ne me fai-
» tes pas languir dans l'atente d'u-
» ne félicité qui s'annonce dans
» vos yeux, & qui remplit mon
» ame de volupté.... je joüis en
» vous écrivant d'un plaiſir au-
» quel il ne manque que la réa-
» lité: je vous vois; vous ne quit-
» tez pas mon imagination; je
» me proſterne à vos genoux... Je
» vous offre un encens délicieux...
» Permettez-moi, mon adorable,
» d'aller vous donner chez vous
» des preuves réelles de la viva-
» cité de mon amour; je ſuis ſin-
» cére, qui plus eſt, diſcret au
» dernier point... Je compte ſur
» votre tendreſſe; je finis ma let-
» tre,

» tre. Adieu, belle Reine, dor-
» mez bien tranquilement...Non...
» Songez à moi... Que je ferois
» heureux fi je pouvois repofer
» dans le fein de votre amour...

LE DUC DE MONTE-MINERVA.

Oüais, s'écria Colioli en éclatant de rire; Son Excellence s'évertuë; le joli petit Seigneur de prétendre gagner par un diamant un cœur que tous mes refpects n'ont pû foumettre... Qu'en dites-vous, Madame? Je ris comme une folle de la maniére dont ce petit Duc s'explique, lui repondis-je fur le même ton; il eft admirable avec fon imagination...Ha, ha!.. laiffez-moi faire, mon cher Colioli, il a affaire à forte partie...

Je le fais par expérience, reprit l'Italien, mais prenez-y garde, Madame, les Seigneurs en ce païs ne fe menent pas comme vous penfez; ils réüffiffent par la for-

ce,

ce, lorsqu'on ne favorise pas leurs desirs de bon gré; vous n'êtes pas ici en France, je vous en avertis... Que faire donc, lui repartis-je? Le voici, me dit Colioli; la Duegue ne manquera pas de venir demain joüir du succès de sa fourberie; rendez-lui le diamant & la lettre, & congédiez-la de façon à lui ôter l'envie de revenir une autre fois: ne sortez que rarement; ne souffrez aucun étranger dans votre maison, & prenez soin vous-même de fermer vos portes, après une visite exacte de vos apartemens.

Ce conseil me parut bon; Colioli dina avec moi, & sortit pour affaires; la Duegue entra un moment après; je lui expédiai son congé promptement, & je ne l'ai pas vûë depuis.

Le lendemain le Duc de Monte-Minerva vint sur le soir, & se fit

fit annoncer ; je fis dire que j'étois sortie, & que je ne reviendrois point si-tôt ; en même-tems je commandai qu'on ne le laissât jamais entrer chez moi.

Il a envoïé, il est venu lui-même plusieurs fois;la porte lui a toujours été refusée;je n'y étois jamais pour lui.

Piqué de cet afront, qu'il prétendoit fait à sa dignité, il fit assiéger ma porte par quelques-uns de ses gens, pour découvrir si je n'aurois pas quelque intrigue secrette, & en même-tems s'il ne seroit pas possible de m'enlever.

On lui raporta qu'il entroit chez moi réguliérement deux fois par jour un jeune homme qui paroissoit de condition, & qu'il y restoit fort long-tems.

(Ce jeune homme étoit Colioli.) Cette découverte anima la fureur jalouse du Duc; il aposta des gens,

gens, qui quelques jours après afſaſſinérent Colioli comme il ſortoit de chez moi. Ce meurtre fit quelque bruit, j'envoïai mon laquais pour ſavoir ce que c'étoit, il me raporta la funeſte nouvelle de la mort de mon cher libérateur. Que devins-je!.. Grand Dieu!.. Les méchans couronneront-ils toujours leurs crimes par le ſuccès?..

Je crus ne point ſurvivre à Colioli; je tombai dans un profond évanouiſſement; ma femme-de-chambre ſortit avec précipitation pour apeller un Médecin à mon ſecours; le Duc qui étoit toujours ſur les voïes, profita de l'imprudence de ma fille-de-chambre, qui avoit laiſſé la porte ouverte; il faiſoit nuit: ma maiſon fut remplie en un inſtant des gens du Duc, & ils étoient ſur le point de m'enlever lorſque M. le Barrois arriva.

Il n'eut pas de peine à diſſiper

des gens que le remords de leur crime agitoit, aussi-bien que la crainte d'être découverts; il m'arracha des mains du Duc, qui m'enlévoit toute évanoüie, il le blessa; les autres prirent la fuite; deux Laquais emportérent Son Excellence; le calme succéda à cet orage affreux; ma maison fut fermée, & quand je revins à moi, je me trouvai seule entre les bras de mon cher ami M. le Barrois.

Le premier transport d'une joïe imprévûë est souvent plus funeste que l'excès d'une douleur amére; je tombai évanoüie, on me secourut; je repris mes sens... Que vois-je?... M. le Barrois.... Cela ne se peut... C'est lui-même... Ha! généreux ami!..

On me dit le risque que j'avois couru, & comment M. le Barrois s'étoit trouvé assez à propos pour me délivrer.

Je

Je le voïois, je croïois encore me tromper ; j'accuſois mes yeux de menſonge ; je lui fis mille queſtions ; je me précipitai dans ſes bras ; je ne me laſſois pas de lui parler, & je ne lui diſois rien...

Ce premier tranſport paſſé, le ſouvenir de la perte que je venois de faire ce retraça à mon imagination avec horreur ; je n'enviſageai la mort de Colioli que comme le dernier coup d'une main qui veut nous abîmer...

Je racontai à M. le Barrois tout ce qu'il avoit fait pour moi ; il admira ſa générosité, donna à ſa mémoire des pleurs ſincéres... Triſte devoir que l'on ne rend ſouvent que trop tard à la vertu.

M. le Barrois me dit, que ne recevant aucunes de mes nouvelles, il m'avoit crû enſévelie ſous les flots de la mer ; qu'il avoit même fait dire des Meſſes aux Cordeliers

pour le repos de mon ame. Qu'il avoit été enchanté de ma derniére Lettre, & de me ſavoir en Italie, & que ſur le champ il avoit pris la poſte. Qu'il falloit quitter Rome & revenir à Paris; que mon pere avoit cédé à la deſtinée, qu'il avoit liquidé mon bien, & que je me trouverois avec vingt-cinq mille livres de rentes d'un bien clair & net. Que Paris étoit l'endroit du monde où je pourrois le mieux aprendre ce qu'étoit devenu mon mari....

J'aprouvai tout ce que voulut M. le Barrois, & à quelques jours de-là je quittai l'Italie, qui m'étoit en horreur depuis la mort de mon cher Colioli.

Arrivée à Paris, j'ai mené la vie de veuve, enſévelie dans mes chagrins, j'ai renoncé au monde; Mr. & Madame le Barrois ont fait ſeuls toute ma compagnie; j'ai éprouvé juſ-

jusqu'où pouvoit aller l'amitié dans des cœurs vertueux ; je les aime, je leur dois plus qu'à ceux qui m'ont donné le jour.

Il y avoit trois ans que je languissois dans ma triste retraite, lorsqu'on a parlé d'une Mission qui devoit être remplie par un Religieux porte sac.

Un tressaillissement involontaire que j'ai senti à cette nouvelle, a été comme l'heureux présage du bonheur dont je joüis.

Je volai à la Paroisse, j'ai vû ce Missionnaire... Ciel !.. C'est M. de Barson... Mon cher époux... Je me suis troublée, mon cœur étoit dans la Chaire, mes sens ont suivi le Missionnaire, mon corps est resté sans mouvement.

La vûë de ce charmant Prédicateur a fait sur moi le même éfet toutes les fois que j'ai été à son Sermon ; mon ame étoit agitée, j'é-

j'éprouvois ce trouble enchanteur produit par l'amour.

J'ai reconnu dans les yeux de mon cher Barſon cette douce langueur qui exprimoit ſi éloquemment ſes déplaiſirs ſecrets. Que je le trouvois aimable !.. Qu'il étoit ſéduiſant ! Que l'on goûte de volupté dans une réunion auſſi inatenduë !.. Que le généreux M. le Barrois ſera charmé quand il ſaura ſon cher ami de retour, qu'il joüira de ſes embraſſemens !...

Voilà, Meſſieurs, ce qui m'eſt arrivé depuis ma ſéparation d'avec mon mari ; le ciel me le rend ; je ne crains plus de malheurs...

Madame de Barſon finit ſon hiſtoire ; des larmes en abondance coulérent de ſes beaux yeux ; je volai partager ces larmes délicieuſes, & m'enyvrer du plaiſir d'embraſſer mon épouſe ; je la tenois étroitement ſerrée entre

tre mes bras, mon cœur s'unissoit au sien, je lui demandai mille fois pardon de ma barbarie; elle avoit oublié le passé. Nous ne songeâmes qu'à nous unir, pour ne nous séparer qu'à la mort.

M. le Curé monta dans son carosse pour aller solliciter notre réunion. M. de Valville nous conduisit dans le sien chez M. le Barrois.

Venez, Muses, trouvez des termes pour exprimer toute la joïe que ressentit cet ami généreux à ma vûë; rendez, si cela est possible, toute l'énergie, la vivacité de ses caresses... Non. Laissez agir le cœur de ceux qui sont sensibles, & qui connoissent la véritable amitié.

La nuit nous sépara, mon épouse resta chez M. le Barrois; M. de Valville m'emmena à son Hôtel.

On sollicita si vivement une dispense en ma faveur, qu'en un mois

mois de tems il me fut permis de coucher avec ma femme.

Croïez-vous, aimable lecteur, qu'après une absence aussi longue, & aussi cruelle, j'eusse pû tenir un mois contre les tentations de la chair ?.. Un mois !.. Grand Dieu! J'en serois mort... Ma chére épouse m'aimoit trop pour me laisser languir si long-tems. Une femme est vertueuse ; mais après tout, elle est de chair. On se permet de petits entretiens ; on soulage le célibat par des têtes-à-têtes, des tendres caresses... Il est plus d'une chambre chez M. le Barrois qui vous en diroient des nouvelles... Mais, j'oublie que j'ai été Moine, & de l'Ordre de Saint François... Ne blesserois-je pas votre pudeur ?.. Il est des ames scrupuleuses, des oreilles chastes qui crieront, ha ! le vilain ! comme il dit ce qu'il a fait... L'impie! il

il ſcandaliſe ſon prochain... J'ai tort. Je goûte ce que le plaiſir a de plus voluptueux.

Ami, voulez-vous en éprouver les douceurs?..

Mariez-vous... Fi, me marier... Moi... Engager ma liberté... Avoir toujours la même femme... Hé! que deviendroient les plaiſirs?... L'inconſtance ne produit que des chagrins; amorcez la volupté par quelque prudente retraite; votre femme en boudera: laiſſez-là faire; revenez partager avec elle les fruits d'un célibat de quinze jours; vous ne la trouverez que plus aimable... Si je vous ai ennuïé, cher lecteur, j'en ſuis fâché pour vous, quant à moi je me ſuis réjoüi... Adieu; juſqu'au revoir...

FIN.

